



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens 1

Ayuntamiento de Madrid



Journal Des Demoiselles

Paris Boulevard des Capucines 1.

Ayuntamiento de Madrid

25^e Année

Bruxelles Desterbeg Passage St. Hubert Galerie de la Reine 7

N° IV

Amsterdam Desterbeca Vismarkt Voor St. Nicolaas Straat

LES TROIS CARRACHE.

I

Il y avait, au seizième siècle, dans la ville de Bologne, un modeste tailleur d'habits qui vivait bon an mal an du produit de son aiguille, laissant ses fils se livrer à leur goût et se hasarder un peu dans le domaine de l'art. Cependant, tout ignorant et simple qu'il fût, il ne se dissimulait pas que c'est chose difficile que d'exceller dans la peinture, et parfois il lui arrivait de dire à Augustin et à Annibal :

« Je vous vois avec regret rêver la gloire de maître Prospero Fontana. Toi, Augustin, tu t'occupes de science, tu écris de la poésie ; et quant à toi, Annibal, tu perds le temps au lieu d'aller travailler chez messer Fontoroso, l'habile orfèvre, qui t'enseigne son métier, et tu barbouilles partout des figures. Ah ! ce n'est pas ce chemin-là qui conduit à la fortune. »

Les deux jeunes gens écoutaient respectueusement les remontrances du pauvre tailleur, mais ils ne pouvaient contraindre leur nature et se défendre d'aller admirer et étudier tous les tableaux célèbres qui étaient à portée de leurs regards.

Un jour un homme de bonne mine se présenta au seuil de leur modeste *loggia*, en disant :

« Salut, mon cher oncle, me reconnaissez-vous ? »

— Si je te reconnais ! s'écria le tailleur avec joie. Tu n'es autre que Louis, mon neveu. Comme te voilà bien vêtu ! un vrai gentilhomme, ma foi ! Ah çà ! d'où arrives-tu ainsi ?

— Laissez-moi entrer ; vous allez tout savoir. Et d'abord, où sont mes cousins ?

— Dans leur chambre, le crayon à la main, je le gage.

— Tant mieux, s'ils en font bon usage. Montons. »

La surprise d'Augustin et d'Annibal ne fut pas moins grande que celle de leur père. A l'aspect du nouveau venu, l'un et l'autre éprouvèrent ce respect que les élèves ressentent devant le maître.

Louis avait rapidement examiné leurs dessins, mais il différa d'en exprimer son opinion.

« Maintenant, dit le père, tu as à satisfaire ma curiosité.

— Je vous obéis, mon oncle. Vous savez qu'entraîné vers la peinture par un goût irrésistible, j'ai eu cependant à surmonter des difficultés qui tenaient sans doute à ma nature. Chez Fontana, mon premier maître, je paraissais tout au plus bon à broyer les couleurs ; mes camarades trouvaient plaisant de me surnommer le *bœuf*, à cause de la lenteur de mon travail. Un autre se fut découragé. Je me raidis contre le dédain des hommes et je partis pour Venise. A Venise, j'ai étudié chez Tintoret, un grand artiste, qui ne m'a pas plus encouragé, et m'a conseillé de renoncer à la peinture.

— Tu y as renoncé, Louis ?

— Non ; j'ai sondé mon cœur et j'ai continué à travailler, demandant ses secrets à la nature qu'on néglige trop souvent de nos jours. Enfin, je suis allé à Flo-

rence suivre les leçons de Passignano, l'émule du Cigoli. La vue des chefs-d'œuvre, à Parme, a achevé de déterminer ma manière. Désormais, je crois être sûr de moi ; il s'agit de changer les habitudes molles de l'école florentine, il s'agit de heurter de front les préjugés. Tout seul, je m'y briserais : soyons trois, et nous deviendrons les plus forts. Augustin, Annibal, m'avez-vous compris ? »

Augustin, jeune homme d'une nature grave et réfléchie, tendit la main à son cousin. L'ardent Annibal se jeta dans les bras de Louis.

« Mon oncle, reprit ce dernier, voulez-vous consentir à me livrer vos fils ? Leurs dispositions pour la peinture sont admirables, et ce serait grand dommage s'ils ne suivaient pas une vocation qui se décèle dans leurs moindres esquisses. Oui, avec l'aide de mes cousins, j'espère que nous relèverons à Bologne l'art qui commence à y décroître. Je serai leur protecteur, leur maître, leur second père, et je ne leur demande pour tout salaire que l'union de leur pensée. »

Le vieillard laissa paraître une certaine irrésolution assez semblable à de la tristesse. Il dit en levant les yeux au ciel :

« Je ne me dissimule pas, mon cher Louis, que ma condition est médiocre, mais elle m'assure le calme et le bienfait d'une obscurité qui n'excite aucune envie. L'artisan passe ignoré, exempt d'ambition ; il travaille, et son labeur suffit à ses besoins. Au contraire, le peintre rencontre mille rivaux ; la haine assiège sa porte ; souvent même c'est la misère qui s'y établit. Ah ! Dieu vous préserve tous trois de pareilles épreuves !... Au surplus, Augustin et Annibal sont, à l'heure présente, des jeunes gens capables de comprendre les dangers de la profession que tu leur proposes. S'ils se décident à te suivre, je ne les en empêcherai certainement pas.

— Je te suivrai, Louis, dit Augustin.

— Je te suivrai, répéta Annibal.

— C'est bien ! Nous allons fonder l'école des Carrache ! »

II

Quelques années s'écoulèrent rapidement dans le travail de préparation subi par les deux jeunes gens avant de devenir des maîtres. Augustin avait, comme Louis, pris les leçons de Fontana, et lui aussi il avait eu à essuyer des railleries pour son peu de facilité. Mais l'exemple de Louis l'affermissait ; et il savait qu'il parcourrait d'autant plus victorieusement sa voie qu'elle aurait été plus semée d'obstacles.

Quand Louis jugea que le moment était venu, il leur dit :

« Il est bon, il est utile de comparer. Faites comme j'ai fait ; visitez tour à tour Parme et Venise.

Augustin s'était habitué à considérer les avis de son cousin comme des ordres. Il quitta aussitôt ses travaux

commencés et abandonna les études de gravure qu'il avait faites chez Domenico Tebaldi, pour se mettre en route avec son frère. L'itinéraire qui leur était tracé les mena en Lombardie, puis de Parme à Venise. A Parme, Annibal vit les œuvres de Corrège ; à Venise, celles de Paul Véronèse, de Tintoret, de Jacques Bassan. Fortifiés alors par la comparaison, ils songèrent à revenir à Bologne, où ils étaient attendus impatiemment. Enfin, allait briller le jour qui permettrait à Louis Carrache d'exécuter son projet, c'est-à-dire de fonder l'Académie à laquelle il avait assigné d'avance le nom *dei Desiderosi*, marquant par là les vœux ardents de la jeunesse qui aspire à atteindre les sommets de l'art.

Les deux frères suivaient à cheval un chemin sinueux aboutissant aux portes mêmes de Bologne. Soudain un signal se fait entendre ; en un moment la route est barrée par des hommes au visage sombre, au costume étrange. Des piques, des rapières, des dagues menacent la poitrine des artistes. Ceux-ci ne tentèrent pas d'opposer une résistance inutile ; ils virent emporter par les bandits le produit de leurs travaux de Parme et de Venise.

Augustin, dont le caractère mélancolique subissait plus facilement les impressions pénibles, se lamentait à l'idée d'un si triste retour. « Ah ! disait-il, le pauvre père aura bien sujet de rappeler ses sinistres prédictions. D'une manière ou d'une autre, l'art ne conduit pas à la fortune. »

Annibal se taisait ; mais sa physionomie calme et pleine d'assurance avait conservé un sourire. Pressé par Augustin d'énoncer les espérances qu'il pouvait garder au fond de son cœur, il répondit ainsi :

« Ou je me trompe fort, ou ces mécréants sont tout simplement des Bolonais qui passent leur temps à détrousser les voyageurs. Leurs traits sont empreints dans ma mémoire, et il y aura bien du malheur si je ne réussis pas à faire arrêter et mettre en lieu sûr ces malfaiteurs. As-tu du papier et un crayon sur toi ? »

— Oui.

— C'est bien. »

Et, s'asseyant sur une large pierre, Annibal se mit à dessiner. Augustin le suivait du regard et ne pouvait s'empêcher de jeter des cris d'admiration. Il voyait revivre, l'une après l'autre, toutes les figures des bandits.

Cette occupation ne leur avait pas permis d'apercevoir un homme qui venait à leur rencontre. C'était Louis Carrache. Il s'approcha en appelant ses cousins d'une voix émue.

Tous trois, après s'être embrassés avec effusion, se contemplèrent mutuellement. Les années avaient rapproché le maître des élèves et comblé la distance de l'âge et de l'expérience.

« Eh bien ! dit Louis, j'ai eu plusieurs fois de vos nouvelles, mes enfants. Tintoret, sur ma prière, m'a écrit et révélé vos progrès. Vous êtes partis apprentis peintres, vous me revenez maîtres. Mais dans quel équipage ! »

Quelques mots l'eurent bientôt mis au courant.

En même temps Annibal lui montra la feuille de croquis en lui disant :

« Connais-tu ces masques ? »

— Si je les connais ! s'écria Louis. Ce sont des gens assez mal famés que je rencontre journellement dans Bologne ; je te les nommerais tous.

— Il suffit. Rendons-nous chez le podestat, et si le témoignage de ce dessin lui paraît concluant, nous ne tarderons peut-être pas à rentrer en possession de notre bagage, surtout de nos esquisses et études que je regretterais de perdre. »

L'idée d'Annibal se trouva juste. Il ne s'était point passé deux jours que les voleurs avaient reçu l'hospitalité de la prison publique et fait restitution de leur butin.

« Vous arrivez à propos, mes amis, dit Louis Carrache quand cette affaire fut terminée : les chantes de Bologne ont mis au concours un sujet de premier ordre, la *Communion de saint Jérôme*. Avis à vous ; dépassez tous vos rivaux, qui diminuent déjà dans la rage et l'épouvante que leur cause notre association ; et non-seulement lutez contre les étrangers, mais lutez même entre vous. De l'émulation bien entendue naît la force.

— Mon frère, dit vivement Annibal, paraît préférer la gravure à la peinture...

— Louis lut dans sa pensée et fronça le sourcil.

— Est-il vrai, Augustin ? demanda-t-il.

— C'est vrai, répondit doucement celui-ci. S'il est plus agréable à Annibal que je me borne à graver, j'y consens volontiers.

— Annibal, répliqua sévèrement le maître, je ne saurais te prêter une jalousie qui serait indigne de toi, indigne de ta noble profession. L'art est un champ assez large pour que toutes les inspirations puissent s'y développer. Il ne manque pas en Italie d'églises, de chapelles, de couvents, de palais où vos pinceaux trouveront à s'exercer. Bien plus, apprenez-le : vous êtes nécessaires l'un à l'autre. Pour l'énergie, l'audace, la vigueur des raccourcis, l'exécution brillante, nul de nous ne vaut Annibal, et Annibal a dû voir que moi, son maître, je n'ai pas hésité à adopter sa manière. Mais Annibal n'a pas lu, et il a besoin d'un guide ; il le rencontrera dans Augustin, dont la mémoire est ornée de sciences et de belles-lettres. Joignez la pensée à la main, et bientôt vous dépasserez les Caravage, les Joseph d'Arpino, et tant d'autres artistes qui possèdent la confiance du pape et des cardinaux. Aujourd'hui, acceptez franchement l'idée de ce concours. L'émulation est féconde, elle porte des fruits certains. »

Devant cette invitation pressante un refus était impossible. Les deux jeunes gens entrèrent en lice.

Le travail d'Augustin fut préféré. Sa *Communion de saint Jérôme* prépara dignement la voie à celle du Dominiquin. On ne saurait rien imaginer de plus sublime que la piété du saint vieillard, que l'expression du prêtre qui lui offre l'hostie, et que la vénération des assistants qui soutiennent le moribond.

« Eh bien, Annibal, disait Louis, que te semble du travail de ton frère ? »

— J'y trouve une leçon pour moi. C'est un avertissement de composer avec moins de hâte et d'arriver à une exécution plus serrée. Tu jugeras par mon *Saint Roch* si j'ai su mettre à profit cette leçon assez pénible.

— Détrompe-toi, Annibal : rien n'est pénible dans une lutte fraternelle. Souviens-toi que j'ai voulu unir vos mains et qu'elles ne doivent jamais se séparer. Quand j'ai été vous chercher dans l'humble demeure de votre père, c'a été pour former un faisceau puissant. J'avais rêvé une école bolonaise qui pût rivaliser avec les glorieux souvenirs de l'école romaine : ne détruis pas mon espoir.

— Non, Louis. Je vais poursuivre tranquillement mon œuvre. »

A quelque temps de là, le *Saint Roch* fut exposé, et il n'y eut qu'une voix pour l'admirer. Personne plus qu'Augustin n'exprimait d'enthousiasme, et il s'écria :

« Décidément je me consacrerai à la gravure. Annibal suffit à notre nom. »

Parmi les spectateurs, il se trouvait un homme qui avait laissé les suffrages s'épancher librement sans y joindre un seul mot. Cet homme mystérieux était vêtu à l'espagnole. Il s'arrangea de façon à rester seul avec les Carrache. Ce fut alors qu'il déclina son nom et révéla sa pensée.

« Messieurs, dit-il, je suis don Juan de Castro, officier de la maison de Son Eminence le cardinal Farnèse. Je vous dois d'humbles actions de grâces, car vous venez de me tirer d'un véritable embarras. »

— Lequel ? dit courtoisement Augustin. Nous serions trop heureux de pouvoir vous être bons à quelque chose. »

Annibal, qui n'aimait pas les courtisans, avait tourné le dos et traçait sur la muraille des contours avec un crayon blanc.

Sans paraître remarquer cette bizarrerie, l'Espagnol poursuivit en ces termes :

« Mon maître désire faire décorer la grande galerie de son palais. Mais c'est une œuvre à laquelle il faut regarder à deux fois, lorsqu'on a la comparaison des Loges du Vatican. L'héritage du divin Raphaël est lourd à soutenir, et qui aujourd'hui oserait l'accepter ? »

— Ce ne serait pas moi, dit Louis Carrache.

— Ni moi non plus, dit Augustin.

— Ce sera moi ! dit Annibal en se retournant.

— Très-bien ! reprit don Juan. J'aime cette noble confiance, j'aime cette ardeur. Vous irez loin, jeune homme !

— Je ne demande qu'à aller à Rome, la capitale des arts, la véritable patrie des peintres, des sculpteurs et des architectes.

— Mon frère, objecta Augustin, songe au crédit dont y jouit le Caravage.

— Peu m'importe le Caravage !

— C'est un homme sombre et jaloux, toujours prêt à mettre l'épée à la main.

— Nous combattons avec le pinceau ; c'est l'arme de l'artiste. Mais le seigneur don Juan di Castro n'a pas achevé ce qu'il veut nous communiquer.

— M'y voici : le Caravage et Joseph d'Arpino n'ont pas semblé au cardinal capables de mener à bonne fin une entreprise aussi ardue que la décoration de sa galerie. J'ai été chargé par Son Eminence de parcourir l'Italie et d'y découvrir, parmi les artistes en renom, celui qui conviendrait le mieux au but qu'on se propose. Annibal Carrache, vous êtes cet homme. Vous avez du feu, de l'audace, du trait, de la jeunesse. Cette galerie vous immortalisera. »

Cependant Louis et Augustin se consultaient du regard, et ils échangeaient même quelques mots à voix basse. Après quoi, Augustin hasarda cette objection :

« Assurément, monsieur, l'honneur que vous faites à mon frère et à notre nom m'est très-cher ; mais la prudence commande la réflexion, et je me demande si Annibal peut accepter votre offre et se mettre à une si grande tâche, sans s'être préalablement préparé et fortifié par l'étude de l'histoire, de la mythologie, des poètes et de l'esthétique. »

Un rire dédaigneux, sorti des lèvres d'Annibal, accueillit ces paroles ; et aussitôt l'artiste esqua rapidement sur la muraille le groupe de *Laocoon* et de ses fils ; puis, ayant achevé cette ébauche qui était d'une vérité surprenante, il dit à son frère :

« Voilà mon esthétique à moi ! Les poètes peignent avec la parole, et les peintres avec le pinceau !

— Vous êtes mon homme !... s'écria l'Espagnol rempli de joie. Voulez-vous me suivre ?

— Très-volontiers. A une condition ?

— Parlez.

— C'est que je serai libre dans mon travail, et non contraint à faire ma cour au cardinal.

— Comme il vous plaira. Quant aux honoraires...

— Vous les fixerez vous-même. Une œuvre ne peut être estimée qu'étant accomplie.

— C'est bien, monsieur. Vous n'aurez pas à vous plaindre de la libéralité de mon maître. Seulement, attendez-vous à passer de longues années à Rome.

— J'y resterai le temps nécessaire. Ma patrie est là où je peins. »

Avant de se séparer, les trois artistes voulurent se réunir encore une fois à souper chez l'humble tailleur. Bartolomeo se faisait bien vieux, et c'était à peine s'il pouvait maintenant tenir son aiguille. Il sourit aux projets de son fils et lui donna sa bénédiction. Puis, ayant pris Augustin à part :

« Écoute, dit-il. Quelque joie que j'aie à te voir, je ne puis m'empêcher d'être inquiet, à l'idée que ton frère restera seul à Rome durant tant d'années. Il est impétueux et fier ; par conséquent, il a besoin de conseils prudents. Ne pourrais-tu pas l'accompagner ? »

— Mon vénéré père, ce serait le plus cher de mes vœux. Mais je craindrais de désobliger Annibal ; il ne m'a pas invité à faire avec lui ce voyage. Peut-être pense-t-il qu'on m'attribuerait une partie de ses inspirations. Je veux donc ménager son amour-propre. »

Le pauvre tailleur réfléchit, et le chagrin se montra sur son visage.

« Ah ! dit-il, n'est-ce donc pas pour le partager que vous avez acquis le talent ?... Vous êtes devenus illustres, mais vous n'avez pas conquis le bonheur. Qui sait même si vous n'eussiez pas vécu plus heureux sous le pourpoint de sergent de l'artisan ?... »

Une résolution subite vint à l'esprit d'Augustin :

« Mon bon père, tout peut s'arranger. Je laisserai Annibal s'éloigner ; puis, j'irai le retrouver à Rome, et j'espère bien qu'il ne me repoussera pas. »

Ils rentrèrent dans la salle où Annibal et Louis étaient restés, devisant sur l'art et traçant ensemble un plan sommaire des décorations de la galerie Farnèse.

Louis, vers la fin du souper, proposa l'idée suivante :

« Nous allons nous séparer, mes amis. Je resterai à Bologne. Augustin, tu es appelé à Parme par son altesse le duc Ranuccio ; pour toi, Annibal, ce n'est rien moins que la succession de Raphaël qu'il s'agit de recueillir. C'est donc une dispersion. Mais d'abord restons unis par l'affection, par les souvenirs, par le sang. Vous le promettez, n'est-ce pas ? »

— Oui.

— Ensuite, donnons à notre pensée un même aliment. Jurons-nous que dans un an, à pareil jour, chacun de nous entreprendra un tableau sur le même sujet. En faisant ce travail, il nous semblera que nous sommes toujours ensemble. »

Cette idée fut accueillie avec chaleur.

« Indique le sujet, dit Annibal. Je m'engage à tout quitter, quand le moment sera venu, pour le traiter.

— Ce sujet, admirable selon moi, et l'un de ceux qui conviennent le mieux au peintre chrétien, ce sera l'Annonciation (1). Nous pouvons représenter Marie à genoux sur un prie-Dieu, et en face d'elle l'archange Gabriel, lui montrant les saintes phalanges dans les nuages entr'ouverts.

— C'est bien, dirent à la fois Augustin et Annibal. A pareil jour, une toile sera sur notre chevalet, et sur cette toile nous retracerons l'Annonciation...

— Mais d'ici là, pensa Augustin, j'aurai revu Annibal, pour la consolation de notre vieux père.

III

Ainsi ces trois hommes qu'un même but avait d'abord réunis, vivaient maintenant séparés, Louis à Bologne, Augustin à Parme, Annibal à Rome.

Le duc Ranuccio avait voulu qu'un salon de son palais fût confié exclusivement au pinceau d'Augustin Carrache; l'artiste y retraça *l'Amour céleste*, et *l'Amour terrestre*, personifications admirables, traduites aussi clairement que dans l'œuvre d'un moraliste. Un troisième tableau restait à faire encore; mais le maître n'avait plus le courage de poursuivre. Il se présenta devant le duc et sollicita sa liberté, au moins pour quelque temps.

« Je vous devine, dit le prince, vous avez hâte de revoir votre frère; partez, Augustin, mais ne m'oubliez pas et revenez-moi. »

Augustin s'éloigna heureux de surprendre Annibal, et il pressa le voyage. En arrivant à Rome, il alla tout droit à la galerie Farnèse, et là, en l'absence d'Annibal, il contempla avec une joie indicible le travail accompli déjà, surtout *l'Hercule entre le Vice et la Vertu* et une *Bacchanale* pleine d'énergie et de feu. Tandis qu'il était absorbé dans l'étude silencieuse de l'œuvre fraternelle, un pas pressé retentit, décelant Annibal qui s'avancait avec sa vivacité accoutumée, mécontent de voir un étranger admis à la confiance de ses peintures. Augustin s'était retourné. Il remarqua avec peine que son arrivée subite à Rome causait plus de surprise que de satisfaction à son frère.

« Je ne t'eusse pas reconnu, dit celui-ci; te voilà vêtu en gentilhomme, en cavalier! Est-ce là le costume qui sied à un peintre? »

— Annibal, sont-ce ces détails puérils qui doivent nous occuper?

— Non, sans doute; mais moi j'aime la simplicité avant toute chose. Le commerce des grands ne me plaît pas; et, depuis que j'habite Rome, je n'ai pas vu trois fois le cardinal Farnèse.

— C'est un tort. Il est ton protecteur dans cette ville où il t'a appelé. Tu dois lui témoigner quelque déférence. »

Sans rien répliquer, Annibal se mit à parcourir la galerie, accompagné de son frère qui lui donnait mille louanges, à peine entremêlées de critiques. Augustin s'arrêta devant une place vide.

— Ici, dit-il, je mettrais, si j'étais toi, la fable de *Céphale* et celle de *Galatée*.

Et il lui raconta, avec sa parole poétique, ces fictions de la mythologie grecque.

« Ces sujets sont dignes d'inspirer un pinceau habile, dit à son tour Annibal. Tu les as conçus, exécute-les.

— Non, mon frère; à toi seul l'honneur de créer toute cette galerie. »

Annibal insista, et dès ce jour même les deux frères se mirent ensemble à l'œuvre. Cependant, à mesure qu'Augustin avançait, l'autre Carrache devenait sombre et rêveur. Plusieurs fois pressé, mais inutilement, de dévoiler sa pensée, il finit par s'exprimer ainsi :

« Je t'aime, Augustin; nous pouvons différer de goûts, de manières, mais au fond notre affection est inaltérable. Toutefois, ce que j'aime peut-être à l'égal de toi, c'est la gloire. Faut-il te l'avouer? ta présence à Rome m'est aussi pénible que douce. Le frère voudrait te retenir et l'artiste t'éloigner. J'ai peur que la postérité ne fasse une confusion de nos noms; et crois bien que dès à présent nos ennemis, le Caravage en tête, ne manquent pas de me rabaisser comme un homme incapable de supporter le poids de son entreprise. Dispense-moi de développer cette idée, cruelle pour nous deux. M'as-tu compris et m'excuses-tu? »

— Je t'ai compris et je t'excuse, dit douloureusement Augustin. Rassure-toi, je partirai dès demain. Tu vois que je ne veux pas faire obstacle à ton désir et t'opposer davantage une ombre qui te gêne. Cependant, écoute-moi : isolé dans cette ville où tu n'es qu'un étranger, tu seras bien plus exposé aux coups de l'envie, et plus d'une fois tu pourras regretter cet appui moral qu'on se prête mutuellement entre frères bien unis. Je pars, mais fais le ciel que tu n'aies pas besoin un jour de ce cœur ouvert à tes épanchements. Si j'existe encore, tu n'auras qu'à me rappeler, et j'accourrai ! »

Le lendemain même, ainsi qu'il l'avait annoncé, Augustin s'éloigna; mais il n'eut point le courage de retourner à Parme, il se rendit à Bologne, où Louis essaya en vain de le retenir en sa compagnie.

« Non! dit Augustin, il est écrit que les Carrache doivent être dispersés; ils ne seront réunis que devant la postérité. Mais si je dois mourir emporté par la mélancolie qui a frappé mon cœur, je ne sortirai pas de la vie sans avoir accompli l'engagement que nous avons contracté au jour de notre séparation.

— Tu t'en souviens!... s'écria Louis avec des larmes aux yeux.

— Tu en auras bientôt la preuve. »

Augustin se retira aux capucins de Bologne. Chaque jour, Louis allait le voir, chaque jour il observait avec terreur les progrès du mal sur cette organisation délicate, qui succombait en quelque sorte sous la pensée.

Jusqu'au dernier moment deux œuvres occupèrent Augustin. Quand la première fut terminée, il la montra avec satisfaction à son cousin.

« J'ai tenu parole, dit-il; voici mon tableau de l'Annonciation. Je te le donne, en souvenir de tes bons soins, de ton dévouement. Pas un instant je n'ai oublié que je t'ai dû ce que je suis. C'est toi qui m'as fait peintre, et je veux mourir le pinceau à la main.

— Repose-toi, de grâce, Augustin. La gloire n'a plus rien à te demander après cette œuvre vraiment sublime.

(1) Voir la gravure qui accompagne ce numéro.

— Non, mon cher Louis, je n'ai pas fini. »
Et tirant un rideau vert qui masquait une grande toile :

« Regarde, dit-il.

— Une immense ébauche!... C'est le *Jugement universel*!... Ah! renonce à cet ouvrage : il te tuera!....

— Je puis renoncer à la vie, mais je ne puis renoncer à la peinture. Ah! sais-tu ce qui m'afflige le plus?

— Explique-toi.

— C'est la crainte des malheurs qui peuvent atteindre Annibal. Sa fougue, son esprit d'indépendance lui créeront autant d'ennemis que son talent. Sans cesse je songe à lui; mais il a désiré être seul désormais; imite-moi en respectant sa volonté. Ecris-lui de temps en temps; guide-le par tes sages avis. Continue d'être le protecteur, le Mentor et le père de celui qui ne tardera pas à n'avoir plus de frère.... »

Louis s'efforça d'éloigner ces idées funèbres; mais Augustin ne se méprenait pas sur son propre état, et la mort ne lui permit point d'achever le *Jugement universel*.

Accablé de douleur, — de remords peut-être, — à la nouvelle de cette perte immense, Annibal voulait accourir et faire élever à son frère un monument digne de lui. Mais déjà l'académie de Bologne avait pourvu à ce soin par des obsèques magnifiques, et le temps n'était pas éloigné où, à son tour, le peintre du palais Farnèse allait être éprouvé.

IV

La galerie entreprise pour le cardinal était terminée. Huit ans d'un travail opiniâtre avaient été consacrés à cette œuvre grandiose qui, aujourd'hui encore, fait l'admiration des voyageurs.

Le cardinal témoigna le désir qu'Annibal Carrache retracât dans la grande salle du palais l'histoire d'Alexandre Farnèse, et qu'en outre il peignît la coupole de l'église des jésuites de Rome. Mais, d'abord, il jugea nécessaire de le récompenser de ses peines, et ce fut son favori, don Juan di Castro, qu'il chargea de ce soin.

Plus d'une fois l'Espagnol avait blâmé l'esprit fier et indépendant de l'artiste bolonais, et en avait personnellement souffert, aussi ne fut-il pas fâché de trouver l'occasion de prendre sur l'homme indépendant une revanche de courtisan.

Il apporta un compte détaillé de tout ce que, depuis huit ans, Annibal avait pu recevoir tant pour sa nourriture qu'en autres frais; puis, tirant une bourse de dessous son manteau :

« Voici, dit-il, un présent de cinq cents écus d'or que Son Eminence daigne vous envoyer. J'espère, mon ami, que vous serez content. »

Annibal ne répliqua rien; il lui eût été impossible de parler, tant l'indignation avait rempli son cœur... Il se borna à indiquer du doigt une table sur laquelle don Juan posa la somme en répétant un panégyrique de la générosité du prince-prélat.

Ce n'était pas l'amour du gain qui avait causé le silence du peintre, mais un juste sentiment de fierté :

récompenser si mal son ouvrage, c'était en témoigner bien peu d'estime.

— Ah! se dit Annibal, si Augustin vivait encore, s'il était ici, il m'aiderait à supporter cette odieuse disgrâce.

Sans perdre un instant, il s'éloigna du palais qu'il avait rempli de chefs-d'œuvre, et où il avait trouvé si peu de justice.

Ce jour-là même, il était installé sur le mont Quirinal, dans une petite maison voisine des Quatre-Fontaines. Ses élèves l'avaient suivi; il comptait autour de lui l'Albane, le Guide, Dominiquin, Lanfranc, Antonio Panico, Tacconi, Lucio Massari, Sisto Badalocchio, glorieuse pléiade qui fut la dernière grande école. Mais ni l'affection de ses élèves, ni les hommages du public ne pouvaient vaincre la mélancolie qui le consumait.

« Augustin! Augustin! répétait-il sans cesse, nous aurons eu le même sort. »

Il s'efforçait parfois de prendre le pinceau, et il le laissait tomber sans être capable de le diriger. C'était fini, l'injustice l'avait tué.

Tout à coup une idée lui vint à l'esprit; un souvenir a traversé sa mémoire. La promesse faite à Louis huit ans auparavant, la promesse accomplie par le bon Augustin.

Il se fait porter devant une toile; l'Albane lui soutient le bras, et Annibal trace quelques contours. Une admirable tête de Vierge apparaît, puis l'image de l'archange Gabriel, et enfin le groupe des esprits bienheureux.

Un dernier chef-d'œuvre sort d'une main défaillante.

« J'ai tenu ma parole, murmura Annibal avec un doux et triste sourire. Zampieri, Reni, ajouta-t-il en désignant le Guide et le Dominiquin, je vous charge de porter ce tableau à mon cousin Louis, afin qu'il le conserve comme il a conservé la toile léguée à son amitié par mon frère Augustin. Et toi, Albani, noble fils de Bologne, je te charge de conduire mes restes à l'église de la Rotonde, auprès de Sanzio que j'ai tant admiré... »

V

Seul désormais, Louis Carrache devait achever dans l'isolement cette existence que Dieu lui fit pleine de jours. Que de fois son cœur ému repassa, dans le silence de la vieillesse, les belles heures du temps où l'on travaillait tous ensemble, où l'on se préparait à la lutte glorieuse!

Au fond de son atelier, où venaient peu de visiteurs, il avait placé les trois tableaux de la *Salutation angélique*. Ces trois tableaux, c'étaient trois noms : Louis, Augustin, Annibal; ou plutôt ce n'était qu'un nom immense : *Carrache*...

« Ils ne sont plus ceux que j'ai aimés, se disait-il; mais qu'importe, puisqu'ils se survivent dans leurs œuvres! En les faisant ce qu'ils furent, je ne leur ai peut-être pas donné le bonheur de ce monde, mais je leur ai assuré l'immortalité!... »

ALFRED DES ESSARTS.

BIBLIOGRAPHIE.

SOUVENIRS DE VOYAGE,

ou

LETTRÉS D'UNE VOYAGEUSE MALADE,

Par M^{me} la comtesse de LA G.... (1).

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.
Il n'est pas donné à tous de visiter ces belles contrées, favorisées du ciel, qui ont dominé le monde par la force des armes, la séduction des lettres et des arts, et qui, privées de puissance et de gloire, enchainent encore l'étranger par le charme magique du climat et l'attrait impérissable des souvenirs. Qui de nous n'a rêvé un voyage en Italie? qui ne voudrait voir les plaines fertiles de la Lombardie, Venise assise au milieu des eaux comme une reine sur son trône, les vallées de l'Ombrie et ses villes charmantes; Naples, dont un ancien proverbe rappelle les délices; et Rome enfin, Rome, la ville mystérieuse en qui reposent les destinées de l'univers? Qui n'a rêvé une promenade au Colisée, aux rayons de la lune, une visite à Saint-Pierre, un séjour de quelques heures dans les immortelles galeries du Vatican? une excursion vers ces temples antiques, si beaux dans leur vétusté? Mais combien peu réalisent ces rêves! et pourquoi? Demandez, dit une femme poète.

Demandez à l'invisible main

Qui de mes vœux sans cesse a barré le chemin;
Demandez à ce jong qui fait ployer ma tête,
Quand à se redresser il la sent toujours prête;
Demandez au fardeau qui ralentit mes pas,
Faits pour atteindre un but qu'ils ne toucheront pas (2).

Mais, à défaut de la réalité, l'image peut plaire encore; un *Voyage en Italie* se fait toujours lire, pour peu que le voyageur ait mis dans son bagage le sentiment de la nature, quelque peu de science et un certain esprit d'observation. C'est pourquoi nous venons vous parler aujourd'hui des *Souvenirs de voyage* de madame de La G....; ce livre est arrivé à la seconde édition, et, après tant d'ouvrages publiés sur la Suisse, l'Italie et leurs merveilles, il a réussi à ne se pas traîner sur les traces de ses devanciers; aussi, nous pensons qu'il serait pour vous, mesdemoiselles, une lecture à la fois fructueuse et agréable.

L'auteur ne s'est pas mise en route avec l'intention formelle d'admirer tout ce qui se présenterait à elle; elle n'a pas subi un enthousiasme factice et de commande; elle n'a pas écrit non plus sous l'influence d'un désenchantement prémédité, comme l'ont fait quelques voyageurs contemporains. Madame de *** a laissé venir à elle les impressions, son âme les a reçues sans préventions d'aucune nature.

Ce fut, tout à la fois, pour satisfaire aux besoins

d'une âme tendre et affectueuse et pour exercer son esprit observateur, qu'elle consigna, dans des lettres adressées à ses parents, à ses frères, à ses amies, les impressions recueillies par elle dans le cours de ses voyages. Gravement malade, envisageant de près la mort, elle venait, du nord de la France, demander la santé à un ciel plus doux : cette position particulière, cet état de souffrance, loin d'affaiblir en madame de *** la faculté de sentir et de s'exprimer avec énergie, n'a fait que donner à sa pensée et à son style une intensité nouvelle, et elle a répandu sur tout l'ouvrage une couleur douce et touchante. La douleur est utile : elle fait penser; l'expérience qu'elle donne supplée à celle de l'âge, et quiconque a beaucoup souffert peut se vanter d'avoir beaucoup vécu. *Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?* dit la sainte Écriture.

Madame de *** quoique, selon l'expression de Montaigne, elle n'eût en écrivant qu'une *fin domestique et privée*, a cédé à des avis éclairés en publiant ces lettres, où l'on trouve une imagination riche et féconde, une instruction rare et les sentiments les plus doux, que fait naître l'esprit de famille uni aux idées élevées et pieuses, inspirées par le sentiment chrétien. Car, il est bon de le dire, à l'époque où ces lettres furent publiées pour la première fois, nul autre voyageur en Italie n'avait peut-être manifesté sa foi, sa ferveur religieuse, son pieux enthousiasme avec tant de candeur mêlée de tant d'amour. On ne venait visiter Rome que pour y retrouver les antiquités païennes ou les monuments des arts; toujours le Capitole, jamais le Vatican; toujours Brutus et César, jamais saint Paul, le grand écrivain, jamais saint Pierre, le fondateur de l'Eglise. On cherchait les autels des dieux, les tombeaux des martyrs restaient dans l'ombre.

Madame de *** apporta en Italie sa foi vive, éclairée, et elle consigna dans ses lettres tout ce qui parlait d'une religion si chère à son cœur. Le sentiment religieux a imprimé son noble cachet sur ces pages, et au milieu de tant de productions éphémères, il leur a assuré une vie durable.

Nous emprunterons à madame de *** quelques fragments, qui pourront vous donner une idée du charme et de la solidité de cet ouvrage :

« Ici les pierres parlent, elles émeuvent; il n'y a guère d'église qui n'emprunte de quelque tradition, de quelque événement, un caractère auguste, lors même qu'elle est dépourvue de l'intérêt attaché à l'antiquité; il en est beaucoup qui se sont élevées avec les ruines ou sur les fondements des temples de Jupiter, de Minerve, de Bacchus... La basilique de Saint-Pierre fut bâtie sur l'emplacement des cirques et des jardins de Néron. Dieu avait permis que le sang de dix mille chrétiens coulât sur ce terrain, comme pour cimenter la pierre angulaire de la chrétienté, et la consacrer d'avance par un immense holocauste.

» Les prisons mamertines, ouvrage d'Ansus Martius, après avoir renfermé Persée, le dernier Syphax, l'infâme Jugurtha et les complices de Catilina, furent sanctifiées par la présence de saint Pierre et la conversion

(1) Paris, Vaton, rue du Bac, 50, ou Ambroise Bray, rue des Saints-Pères, 66. 2 beaux volumes, 7 fr.

(2) Madame A. Tastu. *La Mer*.

de ses deux gardes, saint Protas et saint Martinien. Le Prince des Apôtres les baptisa dans la fontaine de cet obscur et humide souterrain. Nous avons voulu y descendre. On y voit la table où le saint mangeait et la pierre qui lui servait de lit. Il existe aussi une tribune où s'agenouillent sans cesse les fidèles. Souvent, sur les parois de cette petite chapelle, des billets sont affichés; nous ne pûmes lire sans émotion la prière d'une femme recommandant à la piété des assistants la conversion de son fils.

» C'est là que fut jeté Eudore; là que, pour commencer son sacrifice, il reçut la nouvelle de la mort de sa mère; là, il traça pour Cymodocée, la compagne de ses combats, cette admirable lettre, ces lignes ravissantes de tendresse apostolique... Mais, ô puissance du génie! j'ai cru un moment qu'Eudore avait réellement vécu, qu'il était au nombre des bienheureux... Je croyais avoir puisé ce souvenir dans les actes des martyrs.

» Le soleil était chaud et vivifiant; je voulus parcourir les jardins Farnèse et la *Villa Spada*, qui occupe aujourd'hui une petite portion de l'emplacement du palais des Césars, ce palais tellement enrichi par Néron qu'il fut nommé la Maison-d'Or; l'intérieur en était recouvert de jaspe, de topazes, de nacre de perles et d'ivoire. Quelle distance entre ce luxe prodigieux et la simplicité d'Auguste, qui habita quarante ans la même chambre, et qui s'habillait de la laine filée par sa femme et sa fille! Quelle distance surtout, si l'on veut remonter jusqu'au bon Évangère, qui, sur cette même colline, n'avait pour abri qu'un toit de chaume! Romulus jeta au pied de ce mont les fondements de Rome; les pasteurs arcadiens firent place à des brigands armés. L'orgueil des Césars envahit tout ce terrain, qui suffisait auparavant à des milliers d'hommes... Que reste-t-il de cette vaine magnificence? De sombres souterrains, des pans de murs et des arcades qui fuient et se dérobent sous les festons de lierre, entre lesquels s'élancent des myrtes, des aloès et un groupe de chênes verts. La nature, si longtemps méconnue et outragée dans ces mêmes lieux, y a repris une partie de son empire; il fait beau voir de frais gazons et entendre le chant des oiseaux, sur ces collines jadis épouvantées de tant de crimes et arrosées de tant de larmes.

Nous sommes allés hier à la magnifique galerie du palais *Colonne*, la plus longue, la plus large, la plus noble et la mieux décorée. Le plafond représente le combat de Léopante, où Marc-Antoine Colonne tint une place glorieuse. A son retour à Rome, ce brillant vainqueur monta l'escalier du Capitole, suivi du sénat, des magistrats et d'un peuple immense. Il déposa à Sainte-Marie-d'Ara-coli les bannières enlevées aux Turcs. N'oublions pas *Vittoria Colonna*, marquise de Pescaire, qui honora son sexe par les qualités du cœur les plus aimables et par des poésies fort renommées. « Ainsi, s'écrie l'Arioste, ce même Dieu sait inspirer à » celle dont je vous entretiens une éloquence plus » douce qu'à tout autre; il donne tant de force à ses » nobles pensées qu'elle brille comme un nouveau so- » leil dont notre siècle est éclairé. » Cette femme célèbre avait un époux digne d'elle, qu'elle perdit et qu'elle ne cessa de pleurer. Elle inspira à Michel-Ange un sentiment vif, profond, respectueux, qui peut-être exerça une grande influence sur les destinées de ce puissant génie. Dans son enthousiasme, il s'écriait :

Le regard de cette femme est le rayon de lumière qui conduit jusqu'à Dieu! Digne éloge de Vittoria, seul éloge qu'une femme doive ambitionner! Il faut lire les lettres où Michel-Ange, attendri et mélancolique, exprime à son ami tout ce qui se passe dans son âme expansive et tendre; il faut voir avec quelle pieuse sollicitude le grand homme, faisant trêve à sa gloire et à ses nobles travaux, s'occupe du salut de Vittoria et s'inquiète du penchant qu'il croit remarquer en elle pour des doctrines nouvelles.

« J'arrive de ce Colisée si fameux, je reviens pénétrée d'une sainte émotion que je voudrais verser dans votre cœur paternel. Ce n'est plus l'œuvre de Vespasien, de Titus, qui a fixé et préoccupé ma pensée.

» J'ai suivi la voie de la Croix. Les rayons obliques du soleil couchant coloraient l'horizon d'un rouge ardent; de pieux fidèles, un capucin à leur tête, chantaient les prières de propitiation. Prosternée sur cette terre qu'arrosa le sang des martyrs, j'étais plongée dans une sorte de ravissement, j'appuyais mon front contre des débris de portiques remplis jadis de ces cruels Romains, chez qui la joie même devenait une barbarie. Le passé m'oppressait de ses souvenirs atroces et touchants, le présent me remplissait d'émotions impossibles à décrire. Ce refrain, heureux résumé de la prière : *Ayez pitié de nous!* pénétrait mon cœur d'une vive confiance. Toute l'histoire de l'homme, ses besoins, ses douleurs, se renferme dans ce cri de l'âme coupable ou malheureuse. »

« Naples.

» Les sites de Naples, pleins de magie, étincellent comme les joies du pays. C'est une mélodie perpétuelle; point de dissonances, tout est suave, harmonieux. Autour de Rome, les campagnes désertes, les ruines, les tombeaux jetés çà et là, tout parle de mort et de néant. Un admirateur de l'antiquité dirait que les hommes, intimidés par les ombres héroïques des Romains, n'ont pas osé, après tant de siècles, mettre le pied sur cette terre sacrée, où la main destructive du temps a seule marqué sa trace. Quant à nous, nous attribuons à d'autres causes la tristesse solitaire que Rome s'est faite autour d'elle.

» Pourquoi les ruines excitent-elles plus d'intérêt qu'un monument intact, quelque beau qu'il puisse être? Ne serait-ce point parce que, immuable sans être éternel, fini sans être parfait, ce monument fatigue à la longue l'enthousiasme le plus opiniâtre? Tel il était hier, tel on le revoit aujourd'hui; il sera demain aussi beau, aussi régulier qu'il l'est à l'heure présente; il ne faut pas se hâter pour en jouir. Une ruine, au contraire, que chaque jour semble modifier, s'altère et se décompose avec une célérité effrayante; cette ruine, dis-je, nous attire par sa caducité même qui nous laisse entrevoir une mort, une destruction plus ou moins prochaine. Les débris ont je ne sais quoi d'animé, de vivant, d'humain enfin qui manque aux édifices jeunes et complets. »

Nous en resterons là, quoique ce vaste champ de bonnes et salutaires pensées pût nous offrir encore une abondante moisson. L'ouvrage de madame de *** est surtout destiné à la jeunesse; c'est à ce titre que nous vous le recommandons, mesdemoiselles; vous y trouverez des conseils délicats, une instruction variée, des appréciations pleines de goût, et, sous la forme la plus affectueuse, d'utiles et sérieux enseignements.

M. F.

Littérature Etrangère.

LA PRIMAVERA.

Già riede Primavera
Col suo fiorito aspetto,
Già il grato zeffiretto
Scherza fra l'erbe, e i fior.

Tornan le fronde agli alberi,
L'erbette al prato tornano;
Sol non ritorna a me
La pace del mio cor.

Febo col puro raggio
Su i monti il giel discioglie,
E quei le verdi spoglie
Veggonsi rivestir.

E'l fumicel, che placido
Fra le sue sponde mormora,
Fa col disciolto umor
Il margine fiorir.

L'orride querce annose
Su le pendici Alpine
Già dal ramoso crine
Scuotono il tardo giel.

A gara i campi adornano
Mille fioretti tremuli
Non violati ancor
Da vomere crudel.

Al caro antico nido
Fin dall' Egitte arene
La rondinella viene
Che à valicato il mar.

Che mentre il volo accelera
Non vede il laccio pendere,
E va del cacciator
L'insidie ad incontrar.

Escon la greggie ai pascoli;
D'abbandonar s'affrettano
L'arene il pescator,
L'albergo il pellegrin.

Fin quel nocchier dolente
Che su' l' paterno lido
Schernò del flutto infido
Naufrago ritornò:

Nel rivederlo placido
L'eto discioglie l'ancora,
E rammentar non sa
L'orror che in lui trovò.

METASTASIO.

LE PRINTEMPS.

Déjà le printemps nous sourit avec sa fraîche couronne,
Déjà l'aimable zéphyr souffle sur le gazon et les fleurs.

De nouveau les arbres se couvrent de feuillage, l'herbe
pousse de nouveau dans les prés. Il n'y a que la paix qui ne
revienne pas à mon cœur.

Avec ses purs rayons Phœbus fait fondre la glace sur les
montagnes que l'on voit se revêtir d'un manteau de verdure.

Le ruisseau qui dans son cours paisible murmure le long
de ses bords, y fait éclore des fleurs avec ses eaux enfin dé-
gagées.

Les sombres chênes centenaires suspendus sur les pentes
des Alpes secouent leur chevelure branchue pour en déta-
cher un dernier reste de neige.

A l'envi mille petites fleurettes tremblotantes ornent les
champs; elles n'ont pas encore ressenti la cruelle atteinte
du soc.

L'hirondelle, passant la mer, revient des sables de l'é-
gypte vers son cher nid d'autrefois.

Mais tandis qu'elle hâte son vol, elle ne voit pas le lacs
qui est préparé, et elle va au-devant des embûches du chas-
seur.

Les troupeaux se rendent aux pâturages; le pêcheur se
hâte de quitter la rive, et le pèlerin l'hôtellerie.

Le triste marin qui après le naufrage était revenu au ri-
vage de sa patrie, jouet des flots perfides,

En les voyant apaisés, lève l'ancre avec joie: il a oublié
le sombre aspect que la mer lui offrit.

M^{me} LOUISE MERCIER.

UNE MALADIE HÉRÉDITAIRE.

« Une robe à volants de dentelle et de gros diamants aux oreilles; vous serez, avec cela, belle comme une *matrone*, ma petite Geneviève.

— Madone, tu veux dire, ma bonne Louison, répliqua Geneviève, un léger sourire glissant comme un fugitif rayon sur une physionomie d'ordinaire assez triste, même plus triste que ne le comportaient les vingt ans de Geneviève et la cérémonie qui se préparait pour le lendemain. »

Geneviève, fille unique de M. de Sabrou, se mariait, en effet, le lendemain à un jeune homme estimé dans la magistrature, où son mérite lui préparait une place honorable, et sérieusement aimé, parce qu'il était digne de l'être de tous ceux qui se trouvaient admis dans son intimité.

Cependant, Geneviève était triste; elle ne voyait approcher le lendemain qu'avec terreur; et, si son père ne se fût prononcé pour André Lecouteux de façon à prévenir tout refus qui ne serait pas raisonnablement motivé, il en eût encore été de ce mariage, comme de cinq ou six autres, que Geneviève avait obstinément repoussés déjà sans vouloir donner de raison de sa conduite.

En vain avait-elle vu la plupart de ses compagnes accepter avec empressement une position nouvelle; en vain avait-on essayé d'ébranler sa persistance à ne se point marier par ces appâts d'autorité, de luxe et de fêtes, glauques ou se prennent les jeunes filles; Geneviève avait soupiré; une larme avait tremblé sur les franges brunes de ses yeux; mais elle avait résisté à toute prière et insinuation; et M. de Sabrou, qui s'était marié tard, sentant la vieillesse venir, se désolait à la pensée qu'il lui faudrait peut-être quitter ce monde avant d'avoir donné à sa fille un autre protecteur; aussi, lorsque M. Lecouteux s'était présenté, avait-il pris sur lui de faire de l'absolutisme paternel, et d'exiger le consentement de Geneviève à cette union, parfaite, d'ailleurs, sous tous les rapports, non sans l'avoir préalablement priée de s'expliquer franchement sur le compte de M. Lecouteux.

M. Lecouteux était trop bien de sa personne, il était d'un caractère trop honorable, d'une humeur trop facile et d'un esprit trop charmant, pour que Geneviève, avant tout esclave de la vérité et de la justice, pût articuler contre lui aucun fait; cela suffit à M. de Sabrou, et malgré les oppositions de la jeune fille, le mariage fut résolu, annoncé officiellement, et amené, ainsi que nous l'avons vu, à la veille de sa conclusion.

Ce qui semblait étrange, chez M^{lle} de Sabrou, c'est qu'en présence de son fiancé, il lui arrivait fréquemment de subir le charme de cette nature aimable, et de recevoir avec plaisir les soins qu'il lui rendait; ce n'était que seule, ou en présence de son père, ou vis-à-vis de la vieille Louison, qu'elle se prenait à se lamenter sur sa prochaine union avec André, et à supplier M. de Sabrou, tandis qu'il en était temps en-

core, de tout rompre et de reprendre la parole donnée.

Elle venait d'adresser une prière de ce genre à son père, qui avait haussé les épaules et lui avait tourné le dos, comme à une enfant déraisonnable, lorsque commence notre récit; et c'était pour égayer un peu son front soucieux et rêveur, que Louison s'efforçait d'attirer son attention sur sa parure de mariée.

Louison avait toute sa vie désiré le mariage, beaucoup, elle l'avouait, à cause de cette parure de mariée, qui, pour elle, était restée à l'état de rêve; aussi, précédemment elle n'avait rien compris aux refus réitérés de Geneviève, et actuellement elle ne comprenait rien à sa tristesse.

« Enfin, reprit-elle, achevant tout haut la pensée que lui suggérait le visage mélancolique de M^{lle} de Sabrou, chez les Romains, ce n'étaient pas les jeunes mariées qui s'en allaient pleurer sur la montagne, c'étaient celles qui devaient renoncer à l'honneur d'être épouses et mères!

— Chez les Juifs, tu veux dire, reprit Geneviève, qui trop souvent se voyait obligée de redresser l'érudition boiteuse de Louison.

— Chez les Juifs, c'est possible; enfin, Juifs ou Romains, parmi ces gens-là, vous n'eussiez point trouvé de fiancées dont les joues fussent blêmes et les yeux rougis par les larmes; je suis sûre qu'elles s'en allaient, dansant et chantant, dans les prés, se faisant des couronnes de fleurs, et demandant aux ruisseaux si elles seraient belles le jour de leurs noces; tandis que vous, les visites de vos bonnes amies de pension vous semblent à charge; vous ne chantez pas, vous ne dansez guère; vous seriez une victime destinée aux vieux dieux des Turcs...

— Des païens.

— Mademoiselle, pour cela, je sais pertinemment, que les Turcs...

— N'ont point d'autre Dieu que le nôtre; leur hérésie est d'avoir osé nier l'essence divine de N. S. Jésus-Christ et élever Mahomet à sa droite! »

Louison secoua la tête; elle se dit qu'on ménageait les Turcs, et ne broncha pas dans l'opinion qu'elle s'était faite, qu'ils adoraient Junon et n'avaient cessé les sacrifices humains que récemment.

« Oui, en vérité, vous seriez destinée à tendre la gorge au couteau des féroces grands prêtres, reprit-elle, ayant recours à une habile circonlocution pour ne pas avouer cette nouvelle défaite de son érudition, que vous n'auriez pas une mine plus désolée et un front plus pâle!

— Je suis bien pâle, n'est-ce pas? fit tout d'un coup Geneviève se redressant et s'animant?

— Ah! par ma foi! voilà qu'à présent vous avez bien les plus jolies petites couleurs qui se soient jamais épanouies sur des joues de jeune fille! »

— Des couleurs?

— Et charmantes; et c'est d'autant plus drôle, que, tout à l'heure... Après cela, votre pauvre chère mère,

que Dieu ait son âme ! vous a légué cette peau transparente, sous laquelle on voit le sang courir, et qui, à la moindre émotion, se nuance aussi rapidement et aussi joliment que le ciel au soleil couchant.

— Oui, oui, fit Geneviève debout dans le beau jardin où elle et Louison se trouvaient ; oui, ma mère m'a légué !... Ah ! ajouta-t-elle mentalement, les yeux arrêtés sur un paysage enchanteur ; l'air est bien bon à respirer, pourtant ! Les cieux, ce fleuve, cette campagne fertile, ces bois qui ondulent sur le coteau, tout cela est pourtant bien beau ! »

Et un flot de larmes jaillit de ses yeux ; et ce qu'elle endurait lui parut si insupportable, qu'elle prit soudainement la résolution de s'en ouvrir à M. Lecouteux.

Mais, par une de ces mille nécessités qui vous enlacent à la veille d'un mariage, André, qui habitait Paris, dont la maison de M. de Sabrou était distante de quatre lieues, fut empêché ce jour-là précisément de venir faire sa visite accoutumée, et n'arriva, le lendemain, qu'après que M. le maire était déjà revêtu de son écharpe, que les cloches de l'église chantaient son bonheur à toute volée, et que Geneviève, qui avait encore une fois vainement essayé d'obtenir de son père du moins un sursis, était enveloppée de ce voile blanc, éternel objet de soupirs pour la bonne vieille Louison.

« C'en est fait, s'était dit Geneviève, notre destin doit s'accomplir ; pauvre, pauvre André, tu ne te doutes guère que les chants de deuil suivront de près les chants d'allégresse, s'ils ne les interrompent, hélas ! »

Cependant les chemins par où les époux se rendaient à la petite église du village étaient parsemés de fleurs ; ceux des habitants qui ne leur faisaient pas cortège les accompagnaient de leurs vœux, tant M. de Sabrou était généralement aimé.

Il est si facile aux riches de se faire aimer ! ce n'est pas de l'or, ce sont des bénédictions qu'ils ont pleines leurs coffres !

Les petits enfants leur criaient : Bonheur et joie ! le soleil même était de la fête ; M. de Sabrou était heureux, André était ému, Geneviève seule restait morne et blanche, comme l'ange de marbre des tombeaux !

M. le maire leur a lu les articles du Code civil concernant le mariage ; M. le curé leur a fait une courte mais touchante allocution ; il les a bénis ; les cérémonies emblématiques de l'anneau et de ce dôme blanc qu'on étend sur la tête des deux époux sont accomplies ; ils sont liés devant Dieu et devant les hommes, lorsque Geneviève, dont la pâleur avait augmenté de minute en minute, tombe inanimée dans les bras de son père et de son mari !

Ce n'était plus la joie qui brillait sur tous les visages lorsque repassèrent ces heureux de tout à l'heure, portant l'épousée enveloppée de ses dentelles comme d'un linceul ; le village entier, qui avait été convié à une fête, s'unissait spontanément, et sans y être convié, à une grande douleur ; les cloches avaient cessé leur joyeux et bruyant tintamarre ; les enfants mêmes, dont les regards étonnés suivaient le cortège, parlaient bas et laissaient tomber de leurs mains les bouquets destinés à la jolie mariée ; il n'y avait que le soleil qui continuait à éclairer, radieux, cette scène de deuil.

La vie, néanmoins, n'avait pas absolument abandonné Geneviève ; on ne sentait battre, il est vrai, ni son pouls ni son cœur, mais un miroir qu'on approcha de ses lèvres se ternit, et cette imperceptible

vapeur, s'étendant sur la surface polie, rendit l'espoir au père et à l'époux, frappés tous les deux de stupeur. L'état d'immobilité de Geneviève dura trois heures. M. de Sabrou, André, deux médecins et la vieille Louison étaient autour du lit où elle avait été déposée, épiaient avec une anxiété douloureuse son premier soupir et son plus léger mouvement, lorsque, tressaillant et s'asseyant soudain, elle leur fit à tous pousser un cri de surprise et presque d'effroi, ses yeux hagards, ses gestes désordonnés, les paroles incohérentes qui s'échappaient de ses lèvres à flots pressés, pouvant justifier cet effroi.

Geneviève sortait de son évanouissement, en proie à une fièvre cérébrale qui la mit aux portes du tombeau.

Dans les fièvres cérébrales, le danger est imminent ; mais si l'on se rend maître du mal, il passe aussi rapidement qu'il éclate.

Les soins intelligents qui lui furent donnés sans qu'elle en eût conscience, sauvèrent Geneviève ; seulement, pendant la crise, au milieu de ses discours sans suite, quelques mots, revenant sans cesse, avaient éveillé l'attention des médecins.

« Ils l'ont dit, ils l'ont dit, avait-elle murmuré à plusieurs reprises ; j'étais toute petite ; ils ne savaient pas que je les entendais ; ils l'ont dit, ils l'ont dit, et ce sont de grands médecins... la science n'a point pour eux de mystère ; s'ils l'ont dit, cela est infaillible ! Ils ont dit : La mère était atteinte d'une maladie de poitrine au troisième degré ; elle en est morte : la fille en mourra !... »

« Oui, oui, avait-elle ajouté après un silence : de fraîches couleurs, des yeux brillants, sûrs indices... C'est comme cela que la mort nous marque, nous autres !... »

« Maladie héréditaire ! s'était-elle écriée en d'autres instants, maladie héréditaire ! que peut la science contre les maladies héréditaires ?... »

« On ne se marie pas, lorsque l'en est atteinte de ces terribles maladies héréditaires ; on ne prépare pas sciemment le deuil d'une famille, le veuvage d'un mari, une fatale destinée à de pauvres petits enfants !... »

Telle était donc la cause de ce qui, précédemment, avait paru inexplicable dans la conduite de la jeune fille ; c'était donc cette conviction d'une mort prématurée qui lui avait gâté les beaux jours de son enfance et de sa jeunesse, qui lui avait fait tant de fois repousser d'honorables établissements, et dont elle avait ardemment et inutilement souhaité faire l'aveu à M. Lecouteux.

A cette découverte, les deux médecins, qui n'étaient pas ceux de la bouche desquels s'était jadis échappé l'imprudent arrêt, virent qu'ils avaient affaire ici à un cas exceptionnel, et qu'il fallait, à la fois, s'adresser aux organes ébranlés et à une idée fixe.

S'étant concertés, à un moment où Geneviève avait fermé les yeux pour se livrer sans contrainte à quelque douloureuse rêverie, ils feignirent de croire qu'elle dormait, et se mirent, entre haut et bas, à parler d'elle, en praticiens habiles qui avaient minutieusement étudié sa constitution, ce qui était vrai, du reste, et qui se félicitaient d'avoir un exemple de plus à fournir de cette vérité, incontestée aujourd'hui, que la maladie de poitrine n'est point héréditaire. Ils parlaient en savaux, et semblaient se préoccuper bien plus du sujet

que du malade; de sorte que Geneviève, qui les avait écoutés avec avidité, n'eut pas un instant la pensée que cette petite scène eût été arrangée entre eux, et un monde d'idées nouvelles et de sensations délicieuses la vinrent assaillir.

D'abord, elle qui, se croyant sur le point de quitter la vie, ne regardait plus qu'en elle-même et dans le tombeau, se prit soudain, à travers ses fenêtres entr'ouvertes, à contempler avec délices le ciel, les arbres, les vastes horizons que la maison de M. de Sabrou dominait; elle aspira fortement l'air pur et les émanations des fleurs; elle se pencha pour recevoir les caresses d'un rayon de soleil qui glissait sur son lit; elle sourit au portrait de son père; elle contempla avec émotion son anneau de mariage et ses lèvres l'effleurèrent; enfin, elle admirait, elle bénissait, elle aimait, elle vivait !

Les deux docteurs l'avaient suivie de l'œil, aucune de ses sensations ne leur avait échappé; lorsqu'ils avaient vu tomber sur l'anneau un baiser et une larme, un profond soupir avait soulevé leur poitrine,

soupir de soulagement et de gratitude : Elle est sauvée, avaient-ils pensé simultanément; et dès lors, en effet, leur tâche avait été facile.

La convalescence de Geneviève tint du prodige; au bout de huit jours elle marchait, soutenue par son père et par son mari; au bout de quinze elle descendait au jardin, où la suivait Louison émerveillée et charmée de la voir sourire à tous les bonheurs, qu' auparavant elle s'efforçait de méconnaître; enfin, au bout de trois semaines, elle voulut qu'on la revêtît de nouveau de sa blanche toilette de mariée, demanda à M. le curé une messe solennelle d'actions de grâce, et reprit la fête où son évanouissement l'avait interrompue.

Aujourd'hui, vingt-cinq ans se sont écoulés depuis lors; Geneviève est grand-mère, et raconte son histoire à tout jeune homme ou jeune fille qu'elle suppose victime de préoccupations semblables à celles qui ont failli lui coûter la vie.

ADAM BOISGONTIER.

LE CONVIVE DES TRÉPASSÉS.

LÉGENDE (1).

L'empereur Frédéric Barberousse, dûment chapitré par le grand conseil de Venise, venait, après bien des refus, de rendre hommage à Sa Sainteté le pape Alexandre III, lequel, pour pénitence de sa rébellion et d'une foule d'autres très-détestables péchés, l'avait envoyé en terre sainte combattre les infidèles.

Or donc, quand il fut décidé à partir, Frédéric envoya dans tout son empire une grande foule de hérauts d'armes pour appeler et convoquer, près de lui, tout d'abord le ban et l'arrière-ban de ses hauts barons et de ses hommes liges; puis, tous les bons bourgeois de ses bonnes villes, et finalement tous ses loyaux et fidèles sujets, nobles et roturiers, bourgeois et vilains.

Beaucoup arrivèrent au premier appel et prirent la croix de grand cœur pour suivre leur empereur en Palestine; mais beaucoup aussi firent répéter la convocation deux fois, parce qu'ils préféraient ensemen- cer leurs terres et garder leur foyer à chevaucher par monts et par vaux dans des pays inconnus, et mieux aimaient gagner des indulgences à dire des *Ave Maria* sous le porche de leur église, que pourfendre les Sarrasins vers Damas ou Saint-Jean-d'Acre.

Cependant, peu à peu, tous les bons Allemands en état de porter les armes furent amenés sous la bannière orange et noire de Barberousse, et prirent la route de l'Asie pour aller se faire décimer par la famine, la peste et le feu grégeois. Et, pendant ce temps-là, pendant de longues années que l'Allemagne attendait ses enfants et son empereur qui ne devait jamais

revenir, tout alla vraiment au plus mal dans l'empire.

D'abord, dans les campagnes les bras forts manquaient pour travailler la terre, et les moissons, cultivées par les vieillards et les enfants, ne venaient point à bien; dans les villes et dans les châteaux forts, les seigneurs, toujours en guerre les uns contre les autres, détruisaient les édifices et ruinaient le commerce; sur le Rhin, partout les communications étaient coupées et la navigation interrompue. Pour comble de malheur, il semblait que tous les esprits malfaisants qui hantaient alors les contrées germaniques, sans nul égard pour le pieux dévouement des croisés, eussent redoublé de rage et d'adresse pour tourmenter les vieillards infirmes et les pauvres veuves.

Jamais peut-être les gnomes et les lutins des forêts de Hartz et du Niederwald ne se montrèrent plus remuants et ne firent de plus méchants tours aux ménagères qui gardaient seules leurs chaumières, ou aux voyageurs attardés dans les chemins; jamais les fées de la Lorely ne furent plus cruelles et plus décevantes aux pêcheurs et aux bateliers; jamais enfin les fantômes, les stryges et les vampires des bords du Danube ne dormirent moins tranquillement dans leurs tombeaux : enfin, c'était une véritable désolation !

Heureuses encore étaient celles des ménagères délaissées par leurs époux qui voyaient grandir auprès d'elles quelque beau garçon déjà fort et bientôt capable d'être le chef de sa famille ! Celles-là prenaient bon courage, dans l'espoir que bientôt les affaires mieux gérées ou la charrue plus fermement conduite ramèneraient l'aisance en leur maison.

Mais quelle douleur aussi, si ces fils, dernier espoir d'une famille entière, montraient de mauvais senti-

(1) Cette légende est extraite d'un livre qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Amyot, 8, rue de la Paix, sous le titre d'*Histoires étranges*.

ments ou s'adonnaient au vice et à la paresse, faute d'une main puissante pour les maintenir ou les châtier !

Et voilà pourquoi pleuraient et se lamentaient deux pauvres femmes du village d'Arnsberg, situé sur les confins de la forêt noire.

« Ah ! Barbel, ma commère, disait l'une en s'es-suyant les yeux, qu'ai-je fait au ciel pour avoir dans ma famille un killecroff ? Car, Dieu me le pardonne, ajouta-t-elle en se signant, n'est-il pas évident que Fritz est un killecroff, à voir la manière dont il mange, dont il boit, et dont il bat ses frères et tous les enfants du village ?

— Margareth ! ma bonne Margareth, répondait l'autre avec des sanglots, ne blasphémez pas Dieu et ne maudissez pas votre fils ! Hélas ! si Fritz était un killecroff, Hermann, mon fils, en serait donc un aussi, car dans toute la contrée lui seul est capable de tenir tête à Fritz sous le rapport de la brutalité et de la gloutonnerie ! Mais chacun sait que ces *killecroffs*, ou *enfants changés*, sont des rejetons du diable, nés des femmes possédées, et introduits par ses suppôts dans les familles à la place des enfants véritables. Or, dites-moi, qu'avons-nous fait, vous et moi, pauvres veuves dont les maris sont en terre sainte à combattre les infidèles, pour voir nos fils changés par le diable ou les siens (1) ?

Margareth soupira.

— Ah ! ma chère Barbel, jamais peut-être il n'y a eu tant de killecroffs en Allemagne qu'à présent ! Souvenez-vous de celui de D***, qui mangeait autant que deux manouvriers, criait et battait les voisins tout le jour, et ne savait rire que s'il arrivait un malheur dans la maison !

— Et de celui de K***, près d'Halberstadt, Margareth, qui dès sa naissance ne laissait pas une goutte de lait à sa mère pour son jumeau et tarissait encore cinq nourrices ! Mais, grâce à Dieu, de celui-ci on en fut bientôt débarrassé, car son père, ayant pris les bons conseils de ses amis et de ses parents, l'emporta à Halberstadt pour le vouer à la benoîte Vierge Marie, et comme il passait sur un pont, les diables se mirent à danser sur l'eau et à appeler l'enfant : « Killecroff ! Killecroff ! » L'enfant, qui était dans un panier, et qui jusqu'alors n'avait ni bougé ni proféré un mot, ayant six mois à peine, se mit à s'agiter et à crier : « Oh, oh, oh, oh ! — Killecroff, killecroff, où vas-tu ? lui crièrent les diables. — Je vais à Halberstadt pour m'y faire bercer, » répondit le diabolique nourrisson. Ce que voyant son père, qui était bon chrétien, comprit bien ce qu'était le marmot, et se signant dévotement, il jeta bien vite à l'eau le panier, l'enfant et tout. Puis il s'en retourna faire pénitence.

Les deux commères se signèrent à leur tour et levèrent les yeux au ciel.

« Ah ! seigneur Dieu ! murmura Margareth en reprenant son fuseau qu'elle avait laissé tomber ; non !... ma chère Barbel, il faut l'espérer, nos enfants ne sont pas des killecroffs !...

Certes, si quelque sage recteur eût trouvé d'abord

bien sévère le jugement des deux prudes femmes sur leurs enfants, il aurait fini par penser presque comme elles, rien qu'à voir le visage renfrogné et farouche des deux garçons, en ce moment occupés à s'administrer force taloches et coups de poings.

C'étaient bien les deux plus affreux drôles qu'on pût voir, et les deux plus diaboliques sacripants de toute la contrée. Ils se disputaient alors le cadavre d'un vautour que chacun d'eux prétendait avoir tué, et les horions pleuvaient dru comme grêle, accompagnés d'injures et de blasphèmes.

L'aîné avait seize ans, et le plus jeune quinze ; mais ils étaient singulièrement forts pour leur âge ; ce qui guère mieux ne valait, disaient les pauvres mères, car ils n'employaient leur force et leur adresse qu'à tordre le cou aux volailles des voisins pour en faire ripaille, à voler des cruchons de bière, et à jouer à jeux de vilains.

Fritz était un grand gaillard à charpente forte et osseuse, à tête déprimée, à jambes torses et presque cagneuses. Une épaisse chevelure rouge lui tombait sur le front et se mêlait aux poils touffus de ses sourcils, qui laissaient voir tout juste la prunelle fauve de deux yeux vairs et égarés. Au-dessous de ces yeux, un nez en bec d'oiseau de proie surmontait une bouche tordue à dents entrecroisées, qui achevait de donner au fils de la pauvre Margareth une horrible physionomie.

Hermann, le plus jeune des deux chenapans, était un gros garçon, carré par le faite et par la base, dont la figure était plutôt bestiale que farouche. Sa lourde tête, supportée par une forte encolure, était éclairée par deux yeux bleu-faience et ombragée par une per-ruque d'étoupes magnifiquement emmêlées. Il avait les joues rebondies et hautes en couleur, les cils et les sourcils blond fade, et la bouche lippue. La gourmandise et l'ivrognerie étaient ses vices principaux, et pour un pot de bière et une tranche de lard, il se vendait corps et âme à Fritz le bandit.

A jeun, quand il voyait pleurer sa mère et sa petite voisine Ketha, la sœur de Fritz et sa promise à lui, il jurait bien de s'amender : mais, bast ! le repentir ne durait pas longtemps, car ce mécréant de Fritz, lui apprenait à profiter d'un moment de confiance pour voler les écus ou les vivres, et noyer le repentir dans quelque franche lippée.

Quand les deux mères, à bout de sermons et lasses de larmes, eurent reconnu toute leur impuissance à remettre leurs fils dans le droit chemin, les exorcistes du voisinage s'en mêlèrent et adjurèrent le diable d'abandonner les Killecroffs.

Mais, mons Satan tenait à son bien, car ni les prières ni les exorcismes ne changèrent les mécréants. Ils semblaient chaque année devenir plus ivrognes, plus voleurs et plus malfaisants.

Souvent on avait entendu dans les taudis dont ils faisaient leurs repaires, des bruits étranges et mal sonnants pour un chrétien fils de bonne mère. Aussi, chacun dans le village désirait-il vivement être délivré des Killecroffs.

Ils braconnaient, pillaient et incendiaient. Mais la justice seigneuriale s'émut enfin de tant de forfaits. Fritz fut saisi par les hommes d'armes du baron d'Halberstadt, comme il venait de tuer un garde-chasse ; et peu après son corps pendu haut et court

(1) Les anciennes légendes allemandes donnent le nom de killecroffs aux enfants possédés du diable. Selon les mêmes légendes, ces enfants, qui se faisaient remarquer par leurs vices, mouraient toujours avant d'avoir atteint leur vingt et unième année.

flottait au gibet pour servir d'exemple à son bon compagnon.

Ce que voyant, Hermann jugea prudent de déguerpier et de donner quelques preuves de repentance. Il alla donc à la ville pour apprendre l'état de son père, qui était tisserand avant de partir pour la terre sainte.

On laissa pendant longtemps le cadavre de Fritz suspendu au gibet, comme témoignage de la puissance du seigneur d'Halberstadt; puis enfin, le bourreau le dépendit et l'enterra dans un vieux cimetière abandonné.

Quand Hermann revint avec sa maîtrise de tisserand, le souvenir de l'exécution était encore vivant dans toutes les mémoires; il comprit qu'il ne fallait point s'attaquer aux gens ni aux propriétés, s'il ne voulait rejoindre Fritz.

Il avait d'ailleurs dépassé sa dix-neuvième année, et savait que les docteurs assurent « que les killecroffs ou *suppositi* n'atteignent jamais vingt ans. »

A son retour donc, il se fit passer, autant qu'il put, pour un bon tisserand, tranquille, adroit, et faisant vite son aune de toile. Il semblait avoir oublié à la ville ses habitudes de violence et de rapine; mais il était hors de son pouvoir de se contenir en face d'un cruchon de bière, et de voir l'enseigne d'une taverne sans y entrer pour déguster le vin du Rhin, jusqu'à ce que sa tête troublée et ses jambes titubantes n'eussent guère la puissance l'une de le conduire et les autres de le porter.

Malgré ces apparences de conversion, Ketha ne se décida pas facilement à épouser son fiancé. Elle pleura beaucoup; mais il fallait bien donner un appui à sa mère; c'était œuvre pie, d'ailleurs, que d'achever la conversion de cette âme égarée.

Le mariage se fit sans éclat, et les jeunes époux allèrent s'établir dans la vieille maison de maître Hermann, le père, qui était mort en terre sainte.

Cette maison, située à quelque distance du village, était construite sur pilotis, et ne renfermait au rez-de-chaussée qu'une entrée fort étroite, qui formait la cage de l'escalier et une sorte de cellier sombre où l'on serrait les provisions. En haut de l'escalier se trouvait l'unique chambre d'habitation de ce pauvre logis. Un grand lit à colonnes, un bahut, une large cheminée à manteau, au-dessus de laquelle étaient accrochées quelques armes rouillées, et enfin un métier de tisserand, formaient tout le mobilier. C'est là qu'avaient vécu de père en fils les aïeux d'Hermann, tous tisserands de leur état; et c'est là que devaient vivre, en travaillant, Ketha et son mari.

Tout alla bien pendant quelque temps, parce que les mères avaient enrichi le jeune ménage de tout ce qui leur restait et que le tisserand avait gagné quelques écus à faire de la toile; mais une si belle conduite ne pouvait durer de la part de l'ancien compère de Fritz, le pendu.

Bientôt Ketha remarqua que le métier restait immobile des journées entières, et que son mari, en allant à la ville prendre du fil ou porter de la toile, dépensait plus en un jour à boire qu'il n'avait gagné dans une semaine. Peu à peu la gêne remplaça l'aisance; car, les remontrances exaspérèrent le tisserand, au lieu de le convertir.

Vers le même temps, Margareth, la mère de Ketha, mourut, et Barbel vint prendre place au foyer de son fils. Alors Hermann, voyant au logis une bouche de

plus à nourrir, prit sa maison et sa famille en horreur; il n'y vint que pour y boire et y manger quand il n'avait plus d'argent, et emporter tout ce qu'il pouvait vendre pour payer de nouvelles orgies.

Les pauvres femmes priaient et pleuraient.

Quand Hermann rentrait après des semaines entières d'absence, ivre, chancelant, abruti, c'était pour passer comme un fléau dans son ménage, battre Ketha qui n'avait point d'argent à lui donner, injurier sa mère, et se faire maudire du village tout entier, à cause de ses débauches et de ses déprédations.

Un soir Barbel, sa pauvre mère, vieillie et courbée moins par l'âge que par les chagrins, comptait en gémissant les dernières ressources de la famille :

« Ah! ma chère enfant, disait-elle à Ketha, le Seigneur nous a réservés à de rudes épreuves, et sa main a été bien pesante sur nous! Voici ta bonne mère Margareth qui vient de mourir de chagrin, pour avoir vu six mois durant le corps de son killecroff de fils suspendu à la potence. Et moi, grand Dieu! suis-je donc destinée à mourir aussi de honte et de douleur? — car, si Hermann continue à vivre en mécréant, certainement verrai-je aussi son cadavre balancé par le vent à la pointe du gibet!

— Chère mère, ne désespérez point ainsi, reprenait Ketha : Dieu touchera encore une fois le cœur d'Hermann. — Voici, Dieu le garde! sept jours et sept nuits que ne l'ai vu.... mais quand il reviendra, croyez-vous qu'il pourra sans repentir entendre nos plaintes et voir notre douleur?

En cet instant, une voix rauque et avinée se fit entendre dans le lointain; cette voix, à peine distincte, avait pourtant été bientôt reconnue par les deux femmes. Elle psalmodiait, en nasillant, une vieille chanson bachique, sorte de drame à deux personnages où un pénitent et un ivrogne qui se rencontrent entreprennent mutuellement de se convertir l'un à la vertu des anachorètes et l'autre à la libre expansion des pourceaux d'Epicure :

— Qui es-tu, toi qui vas chantant?...
— Qui es-tu, toi qui t'ennuies?
— Je suis un pénitent
Qui va pleurant sa vie.
— Je la pleure sans fin!
— Tes motifs sont pieux?
— J'entends lorsque le vin
Me ressort par les yeux!...

Barbel et Ketha se signèrent en pleurant. On sentait que cette voix rauque, trainante, heurtée, appartenait au dernier degré de l'ivresse, et que les jambes amollies du tisserand suivaient une route incertaine.

Mais peu à peu la voix se rapprochait, et les paroles devenaient plus distinctes :

— Sais-tu qu'il faut mourir?
— Je veux mourir... à table!
— Crains un triste avenir,
Ce n'est pas une fable!
— Je ne crains que la soif!
— Tu dois craindre la mort!
— Je bois tant que j'ai soif,
Et quand j'ai bu... je dors!...

— Songe donc à mourir!
— J'y songe quand j'y pense!
— Tu dois t'en souvenir
Et faire pénitence.

— Je la fais très-souvent...
 — Tu ne la fais jamais !
 — Quand je n'ai pas d'argent,
 Pénitence je fais !.....

Bientôt les pauvres femmes toutes tremblantes entendirent des pas lourds et inégaux frapper le pavé de la cour et la porte crier sur ses gonds :

— Je jeûne tous les jours.
 — C'est ce qui te rend blême !
 — Ne doit-on pas toujours
 Jeûner dans le carême ?
 — ... Je ne fais qu'un festin !
 — Tu fais donc ton devoir ?
 — Je commence au matin....
 Et je finis le soir !

Hermann montait l'escalier ; il poussa rudement à portée et fit son entrée en chancelant ; puis, sans voir sa femme et sans saluer sa mère, il alla tomber comme une masse inerte sur un escabeau. Ses vêtements étaient débrillés et souillés de vin et de boue ; ses yeux larmoyants jetaient autour de lui un regard vague.

« Oh ! la femme ! cria-t-il en jurant, où est mon souper ?..... Je veux mon souper moi !..... N'avez-vous point eu le temps de dresser la table, madame la paresseuse ?..... »

Ketha essuya ses larmes, et chercha vainement la force de répondre.

« Hé ! la belle prêchuse ! avez-vous la pépie ? ou mons le diable m'aurait-il fait la grâce de vous tordre la langue, que vous ne sonnez mot ? »

— Mon fils, dit enfin Barbel après un effort, taisez-vous et laissez votre femme tranquille !..... Vous n'avez que trop soupé, et loin du logis, où peu vous inquiète ce qui garnit la huche au pain !.....

— Hum !... qu'est ceci ? grommela Hermann sans trop se rendre compte encore du sens de l'admonition maternelle ; — suis-je donc, où non, le maître céans ?... Pas de caquets, les femmes !.... Et qu'on me serye à boire, dà ! »

— Taisez-vous, vous-même, mon fils ! s'écria Barbel indignée ; votre femme et votre mère ruinent leur santé à filer tout le jour, et ne parviennent point à gagner leur vie et la vôtre ; — le temps est venu enfin de reprendre le métier et de faire quelques bonnes aunes de toile ! — Ce n'est point ici lieu de beuverie, et n'avez point de cause de réjouissance puisque, loin de devenir un bon chrétien, persistez à rester un sale ivrogne sans pitié ni respect pour nous ? »

— Au diable soient la mère et la femme ! vociféra l'ivrogne furieux en faisant trembler la maison tout entière d'un formidable coup de poing sur la table massive qui occupait le milieu de la chambre. — Or ça ! laquelle des deux va aller me quérir à boire, les commères ? »

Cette exclamation fut suivie d'un instant de silence, et ce silence avait quelque chose de solennel : la vieille tournait son fusil au coin de l'âtre sans feu avec un mouvement fébrile ; Ketha tremblait et pleurait incertaine entre l'obéissance et la révolte.

— « M'obéirez-vous enfin ! supposés d'enfer ? » cria Hermann avec un rugissement ; — m'obéirez-vous, ou je cogne !... »

La vieille Barbel leva au ciel deux yeux glauques, où l'on aurait pu voir perler deux larmes sanglantes.
 — « Ne bougez ma fille, dit-elle d'une voix tremblante à Ketha qui se levait. »

Hermann bondit comme une bête féroce, s'élança vers sa mère, la saisit par les épaules et la jeta sur les marches de l'escalier.

— « Tonnerre ! C'est donc vous, vieille fée, vieille sorcière, qui enseignez l'insubordination à ma femme ! Dehors ! dehors ! et vite ! Courez au sabbat, et puisse Satan vous rôtir vous et votre manche à balai ! »

Et comme la pauvre mère se soulevait à grand-peine, il l'enleva de nouveau, la traîna à demi morte sur les degrés, la poussa dehors en jurant, et malgré le froid, malgré la nuit, il ferma rudement la porte.

— « Au diable ! » dit-il.

Il remonta dans la chambre d'un pas mal assuré.

— « A vous, maintenant ! la belle mijaurée, reprit-il en cherchant Ketha du regard ; obéissez, et vite trouvez-moi le chemin de la cave ! — Mais, du diable ! serait-elle déjà partie ? Ce que c'est que de faire sentir le mors à ces diseuses de patenôtres !.... — « Je ne la vois point !.... »

En cet instant l'ivrogne heurta du pied un corps inerte ; c'était Ketha qui était tombée évanouie d'horreur sur le carreau.

Alors Hermann, seul dans sa maison désolée, en face de sa femme inanimée, se sentit marqué du signe de Caïn ; la peur se fit jour à travers les fumées de l'ivresse, et il s'enfuit comme un maudit.

A quelque distance de son logis il rencontra sa mère brisée, meurtrie, sanglante, qui s'accrochait aux ronces du chemin pour aller mourir chez le curé du village. La pauvre vieille leva une main au ciel en apercevant Hermann, et d'une voix de prière :

— « Dieu vous pardonne, mon fils, murmura-t-elle. »

L'ivrogne erra longtemps dans la campagne en proie à une sorte de délire où se mêlaient les images de la réalité et les fantômes enfantés par les dernières vapeurs de l'ivresse.

Tantôt il lui semblait que mille démons le poursuivaient de cris discordants et de grimaces hideuses ; tantôt c'étaient sa mère et sa femme, pâles victimes qui imploraient sa pitié, ou, lasses de prier en vain, demandaient à Dieu le châtiment de leur bourreau ; tantôt enfin c'était le gibet d'Halberstadt qui se dressait menaçant devant lui, et le cadavre de Fritz qui se débattait au sommet, comme dans les angoisses d'une éternelle agonie.

Bientôt cette dernière hallucination prit sur son esprit un empire étrange.

Il lui sembla que le fatal gibet l'attirait invinciblement et qu'en dépit de sa volonté et de ses efforts, chaque pas l'en rapprochait davantage.

Puis, lorsqu'il en fut tout proche, il vit Fritz s'en détacher tout à coup à force de gesticuler, et il sentit la main qui avait frappé sa mère, serrée par la main sèche et froide de son compagnon de débauche comme par un étai.

Alors, il fut entraîné en une ronde immense où dansaient avec fureur des milliers de figures fantastiques et effrayantes. Tous les pendus que le gibet avait portés s'étaient donné rendez-vous pour une orgie

infernale, à la clarté douteuse de la lune prête à disparaître.

Il y avait là tous les bandits qui jadis avaient désolé la contrée, et dont les squelettes s'entrechoquaient au bruit grinçant d'un horrible rire.

Puis, les assassins dont les corps étaient tout décharnés, tandis que leurs bras et leurs mains gardaient l'apparence de la vie et restaient souillés d'un sang ineffaçable.

Tous ces spectres, vomis par l'enfer, dansaient avec rage une danse irrégulière, folle, saccadée convulsive; Hermann était entraîné par le kille-croff dans cette horrible ronde, et sans force de résistance, sans volonté, sans énergie, il suivait en criant la foule vertigineuse qui s'enroulait en spirale au pied du gibet. Brisé, meurtri, hors d'haleine, il tomba enfin; alors il lui sembla que c'était autour de lui que les spectres dansaient en ricanant. Il crut voir leurs doigts osseux et livides le désigner comme une victime ou comme une proie, et le cercle se resserrer pour l'envelopper de toutes parts.

Ils tournaient sans s'arrêter, sans ralentir leur course et comme mus par un mécanisme; et Hermann sentit bientôt que l'espace et l'air lui manquaient, car les membres froids des spectres le pressaient de toutes parts. C'était comme un cercle de glace autour de sa tête, comme un poids horrible sur sa poitrine. Il s'évanouit.

La fraîcheur matinale calma les angoisses du tisserand. Il ouvrit péniblement les yeux et se retrouva avec horreur couché sous le gibet d'Halberstadt.

Son premier mouvement fut de s'enfuir loin de ce lieu sinistre, sans choisir sa direction, sans regarder devant lui.

Peu à peu cependant, ses sens se calmèrent, et il dégagait des visions de la nuit l'affreuse réalité. Mais, bien loin de se sentir saisi par le repentir et le besoin d'expiation, il n'éprouva qu'une brutale horreur pour tout ce qui lui rappelait son crime. De la place où il était, il pouvait encore apercevoir sa maison et son village. Cette rue lui fut odieuse, et n'écoulant que son instinct bestial il s'éloigna rapidement du pays.

Cette fois, comme il était à jeun, il suivit un chemin direct et ne s'égarait point autour des justices seigneuriales.

Malgré sa hâte d'arriver au but de son voyage, et la précipitation de sa marche, maître Hermann n'atteignit que vers le milieu du jour la lisière de la forêt Noire.

Il s'engagea dans un chemin sombre et vigoureusement creusé par les eaux pluviales, où l'ombre était si épaisse, même en plein jour, qu'à peine y voyait-on suffisamment pour reconnaître à dix pas un compagnon de route.

Après quelques instants d'une marche rapide, il s'arrêta devant une misérable chaumière de bûcherons et frappa trois coups vigoureux à la porte.

Une petite vieille décrépite, à l'œil louche et vitreux, avança la tête par un trou garni de paille, qui servait de fenêtre.

— Allons ça, dépêchons ma mie, cria-t-il dès qu'il l'aperçut; — ouvrez-moi, et vite, s'il plaît au diable, votre cousin!

La vieille descendit, aussi lestement que pouvaient le permettre son âge et ses infirmités, les quelques marches qui la séparaient du sol; puis elle souleva le

loquet de bois qui barricadait intérieurement la porte, et maître Hermann se précipita dans la chambre.

Son premier mouvement fut de s'asseoir à la table, souillée de vin et bordée de bancs, qui occupait le milieu du logis; et comme il trouva que la vieille ne s'empressait pas assez à le servir, il frappa dessus un coup de poing qui la fit tressaillir.

« Tonnerre! dérouillez un peu votre vieille carcasse, tison d'enfer, et me servez un bon repas! J'ai marché vite et je suis à jeun.

— Seigneur! maître Hermann, fit la vieille avec terreur, comme vous êtes agité! — Mais ne vous colérez pas toutefois, car voici la soupe de mes hommes qui bout, le lard est cuit, la bière est dans les pots, et j'entends mon Antoine qui fait son cri à l'entrée du chemin creux. Aussi bien est-ce votre bon compagnon, et pouvez bien l'attendre le temps d'un *Ave Maria*!

Et tout en tenant ce discours, la vieille tira d'un bahut grossier quelques pots d'étain et quelques écuelles de bois, et les disposa sur la table pour faire prendre patience à son convive.

Pendant ces préliminaires, trois hommes arrivèrent; après s'être débarrassés avec empressement de leurs armes et de leurs manteaux, ils s'assirent tous à côté d'Hermann en jurant contre l'ingratitude des temps.

Ces trois hommes étaient maître Antoine et ses deux fils.

C'étaient peut-être de braves gens, que maître Antoine et ses fils; mais ils avaient une étrange réputation dans la contrée. D'abord, pour des charbonniers, on les voyait plus souvent en chasse et en maraude qu'à faire du bois, et leur maison, tenue par une vieille à moitié sorcière, était devenue un cabaret assez mal famé où s'enivraient plus que de raison les mauvais gars du voisinage.

On contait à voix basse que plusieurs voyageurs étrangers, qui s'étaient égarés dans ces parages, n'avaient jamais revu leur pays et que leurs manteaux avaient parfois été reconnus sur les épaules des charbonniers.

Quoi qu'il en fût, les marchands forains et les colporteurs n'aimaient point à s'arrêter à nuit close à l'auberge de maître Antoine, mais on n'accusait pas tout haut les charbonniers, car le père et les deux fils passaient pour être redoutables à leurs ennemis, et faire payer cher les propos mal sonnants.

C'était dans la maison de maître Antoine qu'Hermann entretenait ses habitudes de fainéantise et de débauche. Pour continuer cette vie, le tisserand était capable de tout et c'est ce qu'Antoine avait bien compris. Aussi l'aidait-il de la bonne façon à faire sauter les derniers écus qui lui restaient, sachant bien qu'une fois à jeun et sans un Frédéric, l'ivrogne lui appartiendrait tout entier.

Quand donc, après de copieuses rasades, Hermann osa se vanter de ses exploits de la veille et raconter comment il avait mis l'ordre en son logis, Antoine applaudit de grand cœur à ce trait d'énergie :

— La peste soit, dit-il, des femmes pleurardes et geignardes qui point ne savent faire autre chose que se plaindre et réciter des patenôtres!... Auriez bien fait, mon maître, tandis qu'étais en train de nettoyer tout bellement la place, en mettant dehors la femme avec la mère! C'eût été bon débarras!

— Et j'ose dire, reprit Hans, l'aîné des fils, que

c'eût été plaisir de faire de votre bicoque une gentille auberge, comme celle-ci, où en hébergeant vos hôtes, eussiez pu vous héberger vous-même, et gratis boire et faire ripaille tout le reste de vos jours !

— Tudieu ! le conseil a son prix ! et le proverbe a raison qui dit que ne ment point fils de bonne mère ! interrompit Antoine ! — Holà ! la vieille ! à boire, et du meilleur !

— Ça, maître Hermann, mon compère ! buvez bien et tâchez d'oublier que n'avez pas soupé chez vous hier ! »

Herman avala d'un trait un plein gobelet d'eau-de-vie. « Du diable ! s'écria-t-il, avez raison mes compères ! dehors les femmes ! et bientôt pendrons-nous la crémaillère sur un feu clair, car flambera bien, je vous jure ! mon vieux métier de tisserand ! »

C'était de bon cœur que les charbonniers prodiguaient à leur hôte l'eau-de-vie, car ils avaient rêvé dès longtemps de faire avec lui une association de rapine, et sa maison, transformée en auberge, devait faire une excellente succursale de la leur ; Hermann, d'ailleurs, avait les épaules carrées et les poings solides : on pourrait donc se prêter mutuellement main-forte dans l'occasion.

La vieille semblait avoir deviné les intentions de ses maîtres, car tout en distribuant autour de la table le vin du Rhin et l'eau-de-vie de cerises, elle ne négligeait point de remplir le gobelet d'Hermann plutôt deux fois qu'une.

A mesure que l'ivresse du tisserand augmentait, sa tête s'exaltait davantage contre la pauvre Ketha. Ses ignobles passions, surexcitées par la boisson et l'encouragement des charbonniers, l'entraînaient à de nouveaux crimes, et cette maison qu'il avait fuie avec tant d'horreur, il brûlait maintenant d'y retourner pour en chasser sa femme.

Les fils d'Antoine continuaient, à dessein d'exciter ses instincts brutaux ; tout à coup il se leva, et renversa en jurant son gobelet encore plein.

« Eh pardieu ! s'écria-t-il, point n'est besoin d'attendre davantage, pour être maître en ma maison ! Il fera jour encore une heure ; d'ailleurs, je sais mon chemin, et s'il vous plaît, mes bons compères, souperons demain ensemble en mon logis ! »

Sur quoi la vieille lui ayant apporté une bonne gourde d'eau-de-vie, « car, disait-il, c'était lanterne pour éclairer sa route, » il prit un bâton ferré, et, tout en chancelant, sortit de la cabane et s'avança dans la campagne.

Il suivit d'abord la route tracée, d'une marche avinée mais rapide, comme si une volonté arrêtée eût, pour un instant, dominé les fumées de l'ivresse.

Quoiqu'il fût déjà tard, comme la journée avait été belle, les derniers rayons du soleil brillaient d'un splendide éclat, et la campagne était encore radieuse de cette lumière fugitive qui dore l'atmosphère au moment du coucher du soleil. Quelques nuages empourprés mêlés de teintes fauves et de teintes plombées en enveloppant à l'horizon l'astre prêt à disparaître semblaient bien présager un orage prochain, mais ils ne servaient encore qu'à faire ressortir l'or de ses rayons par leurs ombres foncées.

Peu à peu, l'action de l'air complétait l'ivresse du tisserand ; ses idées se troublaient, il trébuchait à toutes les pierres du chemin. C'était en vain qu'il essayait de se remémorer sa route et de la suivre d'un

pas ferme ; ses jambes flageolantes semblaient ne lui prêter qu'à regret leur service et l'égarèrent malgré lui hors de sa route, et son esprit n'avait plus qu'une vague perception des objets extérieurs.

Pendant ce temps-là, le crépuscule enveloppait lentement la terre de ses voiles gris ; les montagnes bleues de l'horizon n'étaient plus séparées du ciel que par une ligne de feu qui jetait sur les nuages amoncelés des reflets cuivrés, tandis que le roulement lointain du tonnerre annonçait l'orage.

Hermann essayait de presser le pas ; mais tous ses efforts semblaient n'aboutir qu'à le faire tourner sur lui-même au milieu d'un chemin qu'il ne reconnaissait plus. A la lueur fugitive des éclairs, il apercevait dans le lointain les tours d'Halberstadt et le clocher de son village : mais s'il essayait de s'orienter et d'avancer dans cette direction, les tours et le clocher faisaient volte-face et apparaissaient aussitôt du côté opposé, comme pour se jouer de ses efforts. Tout le pays environnant dont il connaissait, depuis son enfance chaque site, chaque point de vue, chaque champ et chaque toit, paraissait tourner autour de lui et se moquer de ses incertitudes et de ses étonnements.

C'était comme un vaste cercle ébranlé par un inexorable mouvement de rotation, et à mesure que la nuit descendait plus épaisse sur la terre, le cercle allait se rétrécissant, les objets les plus éloignés ou les moins saillants s'effaçaient dans l'ombre, et il ne restait plus, debout autour du tisserand, que les silhouettes fantastiques des clochers pointus, des donjons hautains ou des chênes gigantesques.

L'orage approchait avec une rapidité désespérante : les nuages se pressaient les uns sur les autres, et les éclairs de feu jaillissaient toujours plus fréquents de leurs flancs déchirés. Le vent chassait les feuilles sèches par les chemins avec des bruissements étranges, et tourbillonnait en sifflant dans les hautes ramures.

A tous les détours, à tous les coins des haies, apparaissaient à l'ivrogne mille formes fantastiques qui s'agitaient en tous sens pour lui barrer la route tracée, l'égarer dans les hautes herbes et se rire de ses efforts.

Hermann s'irritait contre les obstacles et avalait de minute en minute de nouvelles gorgées d'eau-de-vie pour soutenir sa lutte inutile. Il frappait, avec rage, de son bâton ferré toutes les barrières réelles ou imaginaires, qui embarrassaient son chemin.

« Par la mort dieu ! s'écria-t-il avec fureur, les diables ont fait un pacte contre moi ! ne retrouverai-je pas enfin mon logis ? »

Et tout en trébuchant il frappait de son gourdin les troncs rabougris de quelques vieux saules qui bordaient un ruisseau, et dont les têtes noueuses semblaient, de moment en moment, montrer derrière les buissons du sureau et du troène, de hideux visages de gnomes. A chaque coup, il lançait vers le ciel un juron horrible et tentait un effort plus désespéré, jusqu'à ce qu'enfin, las de sa bataille, il se retournât vers une autre issue pour chercher sa route.

Et c'était pitié de le voir, chancelant, marchant au hasard, et tournant péniblement sur lui-même dans un cercle déjà exploré.

Tantôt se raidissant par un reste de volonté lucide, il s'élançait à la course et franchissait d'un bond un long espace ; tantôt il tombait épuisé et abasourdi au pied d'un arbre ou dans la vase d'un fossé. Il restait

alors un moment immobile, abruti, stupéfié par les vapeurs de plus en plus épaisses de l'ivresse, car à chaque repos il avait recours à sa gourde d'eau-de-vie; puis il se relevait pour chercher de nouveau son chemin à travers les sentiers qui partageaient la campagne et semblaient pour lui se multiplier à l'infini et s'entrecroiser dans un enchevêtrement inextricable, comme les fils d'un écheveau de soie embrouillé.

Tout à coup il se trouva, sans savoir comment, les jambes empêtrées par des hautes herbes, et frappées de temps en temps comme par des barrières cachées sous les lianes du lierre terrestre et des plantes grimpanes.

L'orage était imminent, les nuages interceptaient complètement la clarté de la lune. Le tonnerre, de plus en plus rapproché, faisait entendre ce roulement sourd qui précède un éclat. Le vent tourbillonnait avec fureur dans les arbres et les courbait comme des roseaux, et la terre exhalait cette âcre senteur qui annonce la pluie.

Hermann, par un dernier effort de volonté, essayait de bâter le pas et de débarrasser ses jambes des herbes touffues et entrelacées.

Mais, à chacun de ses mouvements, il lui semblait recevoir un violent coup de bâton dans les jambes, et plus il s'agitait, plus les coups se multipliaient.

— Que Satan me soit en aide ! s'écria-t-il enfin, au paroxysme de la fureur. Eh ! de par Fritz, mon vieil ami, qui si bien me fit danser hier, mons Lucifer n'aurait-il pas dans son domaine une pauvre petite flamme à mon service pour éclairer ma route ? »

En cet instant, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Tout à coup, une petite flamme bleuâtre qui ne jetait pas de lumière s'élança de terre et décrivit sur la terre humide des formes fantastiques.

Elle dansait avec une rapidité magique, tournoyait autour du tisserand, léchait ses vêtements sans les brûler, et touchait ses pieds sans leur faire sentir de chaleur.

Hermann répétait cent fois des jurons horribles; il se débattait comme un furieux; mais, bientôt embarrassé dans les lianes, il tomba la face contre terre.

En tombant il arracha avec violence un des bâtons qui frappaient ses jambes à coups redoublés; il l'éleva vivement jusqu'à ses yeux à la lueur d'un éclair, et poussa un cri de malédiction.

C'était une croix noire vermoulue et rongée de vers. Il était égaré au milieu d'un cimetière abandonné.

Il sauta hors des herbes et s'élança sur une tombe qui semblait plus fraîchement remuée que les autres.

« Tonnerre ! s'écria-t-il, vous êtes bien mal plaisants, messieurs les trépassés ! De par le diable ! puisque les feux de l'enfer n'éclairent pas, n'y a-t-il donc point une de vos vieilles carcasses qui se veuille lever pour m'indiquer mon chemin ? »

La pluie tombait à torrents. Hermann frappa du pied la tombe que l'herbe n'avait point recouverte encore.

« Holà, vous autres ! n'est-il donc point céans quelque bon compagnon qui me veuille aider ? Vienne avec moi quelque bon fils de Satan, et je le garde à souper ! Je désaltère son gosier de damné avec mes dernières bouteilles de vin du Rhin, et je le reconduis ensuite civilement jusqu'en son logis, pour qu'il lui plaise m'en offrir autant ! »

Et l'ivrogne accompagnait ses paroles de blasphèmes

et de cyniques éclats de rire; mais tout à coup la malédiction expira sur ses lèvres et le rire s'arrêta dans sa gorge.

Il venait de se sentir étreindre par une main glacée. Cette main sèche, osseuse et crochue, s'enfonçait dans sa chair par une pression horrible; puis il se sentit secouer avec une violence surhumaine.

Sa tête se débarrassa comme par magie, et tout son sang lui reflua vers le cœur.

Au milieu de toutes les horreurs de la nature bouleversée, de toute la furie des orages, des éclats furieux du tonnerre, des clartés sinistres des éclairs qui brodaient les nuages de festons de feu, se dressait immobile un spectre presque gigantesque.

Hermann leva vivement les yeux et jeta un cri rauque, étouffé par la terreur.

Un éclair, qui venait d'illuminer le ciel de l'orient à l'occident, avait frappé la tête hideuse du spectre : c'était l'ancien compagnon du tisserand, c'était le killecroff maudit de toute la contrée, c'était Fritz le pendu !

Hermann tomba à genoux, glacé par l'horreur, paralysé par l'épouvante.

La flamme bleue un moment évanouie venait de reparaitre; elle s'élançait hardie et incompressible au-devant du spectre, et l'enveloppait comme d'un cercle infernal. Sa faible lumière projetait sur lui seulement des reflets phosphorescents, et Fritz se dessinait sur l'ombre épaisse comme une silhouette pâle et bleuâtre.

Il était bien là, tel que l'avaient vu longtemps les habitants du pays, attaché au gibet d'Halberstadt. Son corps sec, long et verdâtre, était disloqué aux articulations; ses traits, horriblement contractés, mimaient la grimace de la potence; ses cheveux roux étaient dressés sur son front comme par une suprême angoisse, et ses yeux ronds et sanglants sortaient de leur orbite.

Mais toutes ces hideurs, jadis atténuées par le reflet terne de la mort, recélaient maintenant la flamme d'une vie surnaturelle et diabolique. Ses membres s'agitaient, comme mis en œuvre par un ressort, et se pliaient lentement aux jointures par un mouvement automatique. La couleur ardente de ses cheveux était rehaussée par des lueurs fantastiques qui paraissaient des jets de feu, et ses yeux voilés par des sourcils épais comme par une ombre nécessaire, semblaient des escarboucles et lançaient des éclairs.

Il était immobile et plongeait ces terribles yeux jusqu'au fond de l'âme du tisserand. Celui-ci demeurait fasciné comme devant une puissance invincible; un râle sourd s'exhalait de sa poitrine, ses dents claquaient, il restait cloué à terre par une terreur suprême.

C'est que ce n'était plus le cauchemar de la veille, mais une épouvantable réalité !

Par un mouvement lent, le fantôme leva son bras droit et l'étendit vers l'horizon. Bien loin, en droite ligne, au bout de ce bras, brillait une lumière comme une étoile dans la nuit. Au même instant un éclair traversa le ciel, et Hermann reconnut sa maison, où veillait encore Ketha.

Soudainement dégrisé par la terreur, il bondit hors du cimetière et prit une course désespérée à travers la campagne.

Il courait avec une rapidité prodigieuse. Ni la pluie

battante qui lui fouettait le visage, ni les rafales du vent d'ouest qui l'enlevaient presque de terre, n'arrêtaient sa course échevelée. Lancé en avant par la force toute-puissante de la terreur, il traversait, malgré l'obscurité, les bois et les précipices, sans se heurter, sans reprendre haleine, sans regarder derrière lui.

Et plus il allait, plus sa course paraissait rapide. On eût dit, non pas un homme marchant sur la terre, mais un démon volant au sabbat sur les nuées du ciel.

Enfin la pluie cessa un instant, et les nuages déchirés laissèrent échapper quelques rayons de lune. Harassé, hors d'haleine, brisé, n'en pouvant plus, Hermann se laissa tomber comme une masse au pied d'un arbre.

Il s'accouda sur le gazon mouillé et leva les yeux pour reconnaître le pays. Grand Dieu ! il était encore au pied du gibet d'Halberstadt, et Fritz, le hideux spectre aux membres verdissés, à la bouche tordue, aux yeux flamboyants, était devant lui, droit et impassible, le bras tendu vers l'horizon.

L'horreur rendit au tisserand une nouvelle énergie ; il reprit sa fuite ; les champs, les prés, les montagnes et les vallées disparaissaient tour à tour derrière lui, muets témoins des distances franchies.

De temps en temps, il se retournait vaincu par la fatigue ; alors, il voyait Fritz qui le suivait, toujours à une égale distance, toujours d'un même pas mesuré et automatique.

En vain prenait-il un élan plus puissant, en vain franchissait-il d'un bond des espaces inouïs ; en vain, dans sa course surhumaine, rasait-il à peine la terre... le spectre, malgré la lenteur de sa marche, ne perdait pas un pouce de terrain.

Parfois même, Hermann croyait se voir sur le point d'être atteint et saisi de nouveau par la main de fer du pendu.

Alors l'effroi lui rendait des ailes, il courait sans se retourner pendant des instants qui lui semblaient des heures, et quand les forces lui manquaient et l'obligeaient à reprendre haleine, il retrouvait encore le fantôme derrière lui, et il n'y avait entre eux ni un pas de plus ni un pas de moins.

La nuit était avancée ; la pluie, devenue plus fine, continuait, froide et perçante ; un silence de mort régnait dans la campagne.

Mais le voyage infernal poursuivait son cours sans se ralentir. Le tisserand franchissait toujours des bois et des champs, et cependant il n'atteignait jamais le but de sa course. Il semblait que les distances prissent tout à coup des proportions fantastiques et s'allongassent outre mesure.

L'infortuné, en vue des maisons du village, criait et appelait au secours ; mais sa voix expirait dans sa gorge étouffée par la peur, et ses dents claquaient avec une violence qui ne lui permettait pas de formuler une prière.

Enfin, épuisé, mourant, à bout de force et de courage, Hermann arriva au seuil de sa maison, saisit le marteau de la porte et le secoua avec frénésie, en poussant des hurlements de frayeur.

Ketha reconnut la voix de son mari, et descendit les degrés en recommandant son âme à Dieu.

Hermann frappait à coups redoublés ; il entendait la

marche inexorable du spectre derrière lui, et les secondes lui paraissaient des siècles d'angoisses.

Enfin, les verrous sortirent de leurs gâches et la porte s'ouvrit.

Hermann se précipita dans la maison la tête perdue, les yeux hagards, comme un insensé. Il poussa les verrous avec toute la force qu'il put trouver encore et jeta autour de lui des regards effarés.

Le spectre n'était pas entré avec lui.

« Femme, s'écria-t-il, vite, vite... apporte ici tout, tout ce que nous avons... vite... les meubles... les tonneaux... tout, tout !... »

Et, chancelant, il s'appuyait à la muraille.

Ketha restait immobile sans comprendre. Par un dernier effort, Hermann entra'ouvrit le judas de la porte, et lui montra Fritz qui s'avancait toujours.

La pauvre femme poussa un cri d'horreur :

« Mon frère ! »

Puis, comprenant par une intuition rapide l'idée de son mari, elle s'élança dans le cellier.

En un instant, les échelles, les cuves, les tonneaux, furent arrachés de leur place et amoncelés devant la porte en une formidable barricade.

Dans la chambre commune, en haut des degrés, ils fermèrent la porte, la verrouillèrent encore et en défendirent l'accès par une pyramide de meubles qu'ils se préparèrent à soutenir de leurs corps.

Quand la dernière fortification fut achevée, le tisserand tomba épuisé ; Ketha se jeta à genoux près de lui et implora Dieu.

Mais les pas du killecroff maudit s'approchaient de minute en minute... bientôt on les entendit faire retentir le pavé de la cour sous leur choc sonore.

Ketha saisit Hermann dans ses bras et fit une prière suprême. Elle avait pardonné et priait Dieu de pardonner comme elle.

Tout à coup les pas s'arrêtèrent ; il y eut un moment de silence, et le marteau de la porte lentement soulevé retomba avec un bruit sourd.

Tous deux s'élançèrent vers la porte intérieure et se raidirent, en soutenant les meubles qui la défendaient, de toute la force de leurs membres crispés.

Puis, immobiles, la respiration arrêtée sur les lèvres, ils attendirent.

Au bout de quelques secondes, un second coup fut répété par l'écho avec un retentissement lugubre.

Un silence solennel régnait dans toute la nature.

Un troisième coup, plus fort que les deux premiers, fit trembler les barricades extérieures.

Ketha se sentit défaillir.

« Que veut-il, mon Dieu ! demanda-t-elle à son mari d'une voix si éteinte qu'au mouvement de ses lèvres seulement il devina ce qu'il n'entendait pas. — J'ai blasphémé... j'ai invoqué Satan... j'ai défié les trépassés de me montrer ma route, de m'envoyer un guide... j'ai invité un damné à venir souper céans... j'ai promis de le suivre après... et Fritz est venu... »

La voix du tisserand expira dans sa gorge, car le marteau frappa trois fois la porte à temps égaux, et au troisième coup la première barricade s'ébranla et il entendit deux tonneaux rouler à terre.

Ce fut une angoisse inexprimable : les patients sentirent leurs cheveux se hérissier sur leur tête, et tout leur sang refluer vers le cœur.

Les coups retentissaient toujours, et à chaque coup

un meuble tombait et déblayait l'entrée de la maison. Enfin, bientôt les verrous eux-mêmes tombèrent sans résistance.

Puis les pas lents du spectre frappèrent à intervalles réguliers les marches de l'escalier.

Quand il eut atteint la dernière, ses doigts osseux frappèrent un coup sec sur le panneau de la porte, et la muraille trembla.

Comme à la première barrière, chaque coup renversait un obstacle ; comme à la première barrière, quand le dernier obstacle fut tombé, la porte s'ouvrit d'elle-même, et Fritz le pendu apparut sur le seuil.

A cette horrible vue, Ketha tomba évanouie ; Hermann s'enfuit dans le coin le plus sombre de la chambre, et se serra contre la muraille comme s'il eût espéré y trouver un refuge.

Mais l'impitoyable spectre marcha droit à lui, l'étreignit de ses doigts d'acier, l'enleva de terre et l'assit en face de lui devant la table à manger.

Et quand ils furent assis tous deux, il darda ses yeux flamboyants sur son ancien compagnon et frappa un coup sec sur la table pour réclamer le souper promis.

Hermann poussa un lugubre cri de désespoir, et fit de la tête un signe de refus.

« Au nom de Dieu, va-t'en ! » articula-t-il faiblement en essayant un signe de croix impossible.

Mais le killecroff restait immobile, gardant aux lèvres son rictus funèbre et fixant sur le tisserand ses yeux de damné.

Il frappa une seconde fois la table d'un coup plus impératif. Alors d'une voix étouffée le tisserand appela sa femme :

« Ketha !... »

La pauvre créature se souleva péniblement et entra'ouvrit les yeux.

A l'aspect de son mari et du spectre de son frère, elle laissa échapper un cri aigu, et retomba brisée comme quelqu'un qui sort d'un horrible rêve pour entrer dans une réalité plus effroyable encore.

Le killecroff frappa une troisième fois.

« Ketha, va nous chercher à boire, » murmura Hermann.

Mue par une force surnaturelle, fascinée par le terrible regard du pendu, elle se leva, tira du bahut quelques fruits secs et un morceau de jambon, et les posa sur la table entre les deux convives ; ensuite elle rinça machinalement deux gobelets d'étain et les mit à côté ; et toujours suivie par ces deux yeux qui semblaient des torches allumées par le feu de l'enfer, elle descendit à la cave pour y prendre les dernières bouteilles qu'Hermann y avait laissées.

Quand les bouteilles eurent été déposées devant lui, Fritz prit son gobelet et l'éleva en l'air.

Hermann le remplit jusqu'au bord et reposa la bouteille sur la table.

Mais le bras du spectre resta immobile et tendu jusqu'à ce qu'Hermann se fût aussi versé à boire, et eût approché le vin de ses lèvres bleuies par la peur.

Alors la liqueur dorée sembla descendre par le gosier du killecroff comme par la bonde d'un tonneau vide. Et tout en buvant il dirigeait vers le tisserand son regard fixe, et, sous cette insupportable pression, l'infortuné fut forcé de boire aussi.

Quand Hermann abaissa son gobelet, il retrouva de-

vant lui le bras tendu de son hôte qui demandait encore du vin.

Il lui fallut remplir de nouveau son verre vide et renouveler la libation funèbre.

Et quand les deux premières bouteilles furent vidées, Fritz, toujours impitoyable, frappa pour en demander d'autres.

Toujours sous la domination infernale du killecroff, Ketha obéissait à ses signes sans conscience d'elle-même.

Fritz ne mangeait pas, mais il buvait toujours. Le vin semblait circuler dans ses veines comme en des torrents avides et desséchés, sans animer son visage, sans échauffer ni assouplir ses membres rigides.

Enfin, quand la dernière bouteille eut versé sa dernière goutte de liqueur, quand le dernier gobelet fut vidé, le spectre se leva, et d'un geste inflexible, fit signe au tisserand de le suivre à son tour.

Mais d'un bond qui contenait une énergie suprême, le malheureux s'élança au fond de la chambre et s'accrocha de toute la force de sa plus puissante étreinte aux colonnes du lit. Puis, avec un cri déchirant, il invoqua une dernière fois Ketha comme un ange protecteur.

Par un mouvement plus prompt que la pensée, la pauvre femme s'était jetée sur son mari pour essayer de le couvrir de son corps.

Mais le killecroff grinça son sinistre rire et plongea ses doigts crochus dans l'épaisse chevelure du tisserand ; d'un seul effort, il l'enleva à cette faible égide et rejeta Ketha loin de lui.

Ce fut alors entre le mort et le vivant un combat horrible, sans pitié ni merci.

Ketha s'accrochait en sanglotant aux vêtements de son mari ; elle invoquait Dieu et implorait même jusqu'au damné.

Hermann étreignait de toutes ses forces les meubles, les murailles, les marches de l'escalier.

Mais l'épouvantable spectre semblait ne pas entendre les prières, ne pas sentir la résistance.

Arrivé à la porte extérieure, Hermann saisit le chambranle et s'y accrocha des ongles et des dents ; Ketha se jeta à genoux en travers du chemin.

Fritz la poussa du pied et passa entraînant sa proie sans se retourner.

Ketha resta évanouie sur le seuil de sa demeure.

Quand elle reprit ses sens, la nuit laissait entrevoir les premières lueurs du matin, et une cloche funèbre sonnait le glas des trépassés, car Barbel venait d'expirer chez le recteur d'Arnsberg.

Alors elle monta dans la chambre haute et s'agenouilla pour prier, près de la fenêtre entr'ouverte.

La pluie avait cessé, les nuages se dispersaient dans le ciel, et à l'horizon les teintes blafardes qui annoncent le jour faisaient ressortir en noir les silhouettes des clochers et des donjons.

Bien loin, bien loin dans la campagne, Ketha reconnut encore le fantôme du killecroff qui traînait parmi les ronces et les pierres le corps inanimé de son mari.

Et, dit la légende, jamais plus Hermann le tisserand ne reparut ici-bas.

CLAUDE VIGNON.

A UNE ENFANT AU PIANO

Enfant! j'aime à te voir, près du clavier sonore,
T'asseoir toute distraite, et regrettant encore
Les jeux interrompus où tu mets ton bonheur ;
A te voir, quand tu fais bondir de touche en touche
Tes deux petites mains, roses comme ta bouche,
Frémissantes comme ton cœur.

Nos regards curieux suivent leur vive allure ;
Debout derrière toi, nous réglons la mesure ;
Nous tournons les feuillets en jouant parcourus...
Mais tout à coup ta lèvre, où quelque plainte expire,
S'allonge pour boudier, puis s'ouvre pour sourire,
Et dit enfin : « Je ne sais plus. »

Courage, pauvre enfant! Un doux baiser de mère
Sera ta récompense au bout de la carrière ;
Courage! le clavier cède à tes moindres vœux :
Il te donne les sons que ta main lui demande,
Valse vertigineuse ou folle sarabande,
Refrain qui pleure ou chant joyeux.

Accomplis cette tâche; elle est simple et facile :
Tu n'auras pas toujours d'instrument si docile ;
La vie aussi pour toi va bientôt retentir...
Mais la vie est fantasque, hélas! et décevante ;
Souvent, quand le doigt frappe une touche brillante,
Elle ne rend qu'un long soupir.

Grand silence ou grand bruit, fleurs fraîches ou fanées,
Doute ou foi, calme ou peur, la main des destinées
Donne à tous une part sans écouter leur vœu ;
Car c'est Dieu qui la guide... Elle n'est que l'esclave
Caressant ou frappant qui l'aime ou qui le brave...
Enfant! espère, et crois en Dieu!...

PAUL DELASALLE.

LA CROIX VOILÉE,

Réponse à l'Énigme Historique de Mars.

(1385 — 1395.)

Sous les voûtes de la cathédrale de Cracovie retentissaient les accents majestueux de l'orgue, semblables à la grande voix des mers ou des forêts ; les chants des prêtres s'y mêlaient et roulaient sous les arceaux en ondes sonores ; une foule immense se pressait dans l'église, et tous les yeux étaient fixés sur le chœur que remplissaient les grands du royaume, les sénateurs, les palatins, les castellans, tous revêtus des insignes de leurs dignités. Sur les marches de l'autel, l'archevêque était debout ; à ses pieds était une femme dans une

attitude pleine de recueillement et de modestie ; il tenait entre ses mains la couronne royale qu'il allait déposer sur un front consacré par l'huile sainte. Ce front était celui d'une jeune fille de seize ans, d'Hedwige de Hongrie, que le vœu du peuple venait d'appeler au trône de Pologne. Lorsque la couronne fut posée sur sa tête, elle s'inclina profondément, et, les mains jointes, les yeux baissés, elle pria longtemps. Le *Te Deum* que l'archevêque venait d'entonner, les cris de joie du peuple, la voix des hérauts qui criaient : *Longue vie à la*

reine Hedwige ! la forcèrent à se relever ; elle descendit les marches du chœur, ayant à ses côtés le grand hetman de la couronne et le plus âgé des sénateurs ; le sénat et tous les grands du royaume formaient son cortège, et le peuple, qui se pressait sur ses pas, la saluait avec des cris d'enthousiasme et d'amour ; les pauvres se pressaient autour d'elle, baisaient le bord de son manteau royal, car ils la connaissaient tous par ses largesses. Les nobles aimaient en elle l'antiquité de sa race, et les prêtres ajoutaient que dans ses veines coulait le sang de saint Étienne et celui de saint Louis (1) ; les clercs vantaient son esprit et sa science, les bourgeois louaient son affabilité, les indigents savaient que sa main et son cœur leur étaient toujours ouverts, et tous chérissaient la beauté de cette reine de seize ans, à qui le ciel avait donné la plus belle âme, revêtue de l'enveloppe la plus noble. Humble au milieu des transports excités par sa présence, Hedwige se recueillait dans le sanctuaire intime de son âme, et elle y goûtait un bonheur composé d'un long souvenir et d'une douce espérance.

Le trône que la nation venait de lui donner, elle ne devait pas l'occuper seule. Dès les premiers jours de sa vie, on l'avait fiancée à Guillaume, l'archiduc d'Autriche ; leurs mères les avaient couchés fraternellement dans le même berceau, ils avaient grandi ensemble ; il allait venir réclamer la foi promise et donner à Hedwige ce qui peut-être lui manquait au milieu de la splendeur dont elle était environnée : — un ami fidèle. Elle se complaisait dans ces images ; elle pensait à Dieu, son souverain seigneur, qu'elle remerciait pour les biens qu'il lui avait accordés ; à ce peuple généreux et chevaleresque dont elle devait être la reine et la mère ; à ce compagnon chéri de son enfance qui allait devenir son époux, et en qui elle verrait toujours un frère bien-aimé, mêlant ainsi les pures affections du premier âge aux tendres et austères devoirs de la vie conjugale, et, pleine de joie et de force intérieure, la jeune souveraine, après ce long jour de fête, s'endormit paisiblement, en se disant : « Dans peu de jours mon frère Guillaume sera ici ! »

Peu de jours, en effet, s'étaient écoulés, quand un matin le sénateur Potocki lui fit demander une audience. Elle le reçut dans une retraite qu'elle avait ornée des souvenirs de sa première patrie, la Hongrie, et de la patrie de ses ancêtres, la France. La tapisserie de cuir doré portait, il est vrai, l'aigle de la Pologne, mais un beau portrait de Charles d'Anjou, peint par un peintre sicilien, un médaillon représentant Béatrix de Provence, une croix antique qui avait appartenu à saint Étienne, une quenouille de buis, artistement sculptée, qui portait les armes de Blanche de Castille, un reliquaire renfermant avec des cheveux de saint Louis, la croix rouge qu'il portait sur son armure, rappelaient à la jeune Hedwige les plus glorieux souvenirs des princes dont elle était issue. Une riche cassette d'ivoire, travaillée à jour, renfermait une pauvre robe de bure :

(1) La maison des Piast avait régné en Pologne pendant cinq cents ans ; le dernier roi de cette race, Casimir III, n'ayant que des filles, appela au trône son neveu Louis d'Anjou, roi de Hongrie, qui fut père d'Hedwige. (C'est depuis cette époque que la couronne de Pologne est devenue élective.) La maison d'Anjou régnait en Hongrie, parce qu'elle était alliée aux anciens rois du pays.

c'était le dernier vêtement qu'avait porté la chère sainte Elisabeth de Hongrie, tante de la reine de Pologne. Tout enfin dans ce lieu consacré rappelait les ancêtres d'Hedwige, et les sacrifices qu'ils avaient su faire à leur Dieu. Elle s'était environnée de la plus solide gloire de sa maison ; seulement, sur une table, un objet rappelait, à côté des souvenirs austères du passé, les brillantes espérances de l'avenir : — c'était un anneau nuptial qui portait déjà les armes unies de l'Autriche et de la Hongrie.

La jeune reine était assise devant une table couverte de parchemins et de papiers. Près d'elle deux demoiselles attachées à sa maison cousaient des vêtements destinés aux pauvres ; elles reculèrent au fond de la chambre et laissèrent au sénateur la liberté de parler à Hedwige sans être entendu par des oreilles étrangères. Potocki, après avoir salué la reine, commença l'entretien par quelques observations sur les affaires publiques ; Hedwige l'écoutait avec une sérieuse attention, et ses réponses témoignaient de la maturité précocée de ce jeune esprit. Tout à coup le sénateur s'interrompit et lui dit :

— Votre Grâce sait-elle que l'archiduc Guillaume est arrivé ?

— Mon frère ! s'écria-t-elle : quoi ! il est près de moi, et c'est par vous, messire, que je l'apprends ! Pourquoi tarde-t-il à se rendre auprès de sa sœur, de sa fiancée ?

Potocki garda le silence ; il semblait que les paroles eussent peine à dépasser ses lèvres. Ce silence frappa Hedwige au cœur, et d'une voix tremblante et basse elle dit :

— Parlez ! qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Votre Grâce sait à quelles conditions le sénat et le peuple polonais vous offriront le trône, conditions acceptées par la dame de Hongrie, votre mère ?

Elle ne répondit pas :

— En vous confiant, madame, le souverain pouvoir, les Polonais ne se sont réservé qu'un seul droit : — celui de vous choisir un époux. L'ignorez-vous, madame ?

— Non, répondit-elle, je le savais, mais je pensais aussi que le sénat et le peuple ratifieraient les engagements pris à ma naissance, et qui ne sont ignorés de personne. Me suis-je trompée ?

— Le sénat doit chercher l'alliance la plus digne de votre auguste personne, et la plus favorable au bien de l'Etat.

— En est-il de plus honorable que celle de la maison de Habsbourg ? Mon frère, l'archiduc Guillaume, veux-je dire, n'est-il pas un vaillant chevalier, un prince prudent et sage ? Hedwige et la Pologne pourront-elles remettre leur sort en de plus dignes mains ?

— Nous honorons l'archiduc, nous savons qu'il serait pour la Pologne un allié fidèle, mais une autre union pourrait nous délivrer d'un ennemi puissant, d'un voisin dangereux, et vous donner à vous, madame, un époux qui vous apporterait en dot de vastes provinces et un peuple innombrable. En un mot, le duc de Lithuanie, Jagellon, demande votre main.

Elle l'interrompit avec indignation :

— Jagellon ! un païen ! un idolâtre ! voilà le mari que vous proposez à une fille chrétienne, à une reine catholique ! et c'est pour cette sacrilège union que je devrais renoncer à la foi jurée !

— Un païen, madame, répondit tranquillement Po-

tock, un idolâtre comme l'était le roi Clovis quand sainte Clotilde l'a épousé. Le duc, en sollicitant l'honneur de votre alliance, promet de renoncer aux idoles; lui et son peuple embrasseront la foi, et, je ne puis vous le cacher, le sénat, incliné en sa faveur, est décidé à refuser l'entrée du palais au jeune archiduc.

— Ah! c'en est trop! s'écria Hedwige; en m'offrant la couronne, vous ne m'avez pas prévenue à quel prix il faudrait l'acheter! Je ne suis donc reine qu'en étant soumise à ce sénat de rois! Vous voulez commander jusque dans ma maison? Nous verrons jusqu'où ira votre pouvoir.

Elle fut interrompue par un de ses écuyers, qui entra précipitamment, fléchit le genou devant elle, et lui dit d'une voix troublée :

— Noble dame, l'archiduc Guillaume vient de se présenter aux portes du palais; il demandait à être admis en votre présence, quand le Castellan Dobeslas (j'ignore par quels ordres il a agi) a commandé de baisser la herse devant le prince, lui faisant ainsi le plus mortel des affronts.

Hedwige, pâle de douleur et de colère, regarda Potocki, et lui dit :

— Faut-il que je vous supplie, faut-il que votre souveraine vous demande avec larmes la liberté dont jouit la plus pauvre vassale? Révoquez ces ordres, je vous en conjure!

Potocki se troubla :

— Je ne le puis, dit-il, pardonnez-moi, noble dame, et croyez que je ne veux rien que votre gloire et la gloire de la Pologne.

Elle ne l'écoutait pas :

— Rassemblez ma maison, dit-elle à l'écuyer; que les damoiselles, les chambellans, les écuyers et les pages se réunissent dans la grande cour du palais.

Elle fut obéie; elle descendit elle-même dans cette cour qui précédait la porte voûtée et fortifiée de sa demeure. La formidable herse était baissée; Hedwige la montra d'un geste au castellan, qui était accouru, et lui dit :

— Levez-la, je vous l'ordonne!

— Je ne le puis, madame, répondit-il avec confusion.

La reine, irritée, hors d'elle-même, arracha une hache des mains d'un soldat, courut à la herse et frappa sur la pesante grille à coups redoublés, mais inutiles. Des larmes amères roulaient sur ses joues, quand une voix douce et grave, s'élevant auprès d'elle, lui dit :

— Noble dame, ne luttiez pas plus longtemps! n'exposez pas votre dignité royale, croyez-en un vieux serviteur de votre père.

Elle se retourna, et vit à ses côtés un vieillard qui, en effet, avait longtemps et fidèlement servi le roi Louis de Hongrie. Cette voix connue, ces paroles pleines de respect, firent tomber son impétueuse colère, elle jeta la hache, se détourna de cette porte derrière laquelle elle laissait l'espérance, retourna au palais et courut s'enfermer au fond de son oratoire (1).

Plusieurs jours s'étaient passés, jours de deuil et de larmes pour Hedwige. Elle cherchait vainement autour d'elle l'appui, le conseil dont sa jeunesse et sa

souffrance auraient eu si grand besoin; elle sentait amèrement que ce trône loin des siens n'était qu'un brillant exil, et elle pleurait son isolement et la ruine de ses espérances, quand on vint l'avertir que l'archevêque de Cracovie lui demandait un entretien. Un rayon de joie, le seul qu'elle eût vu luire depuis bien des jours, réchauffa son cœur; il lui sembla que l'espérance, ou du moins la consolation venait vers elle sous les traits de ce serviteur du Dieu de bonté. En le voyant, elle tomba à genoux et demanda la bénédiction. Le vieillard fit le signe de la croix sur cette belle tête, sur ce beau lis penché vers la terre, et lorsque Hedwige se fut relevée, lorsqu'il eut vu son front pâli et ses yeux attristés, il lui dit simplement :

— Vous souffrez, ma fille?

— Amèrement! répondit-elle. Je subis un joug cruel... O déplorable jour que celui qui m'a amenée en ce pays!

Ses pleurs coulèrent; l'archevêque la laissa à sa douleur, et lorsque ses yeux furent épuisés de larmes, il lui dit avec douceur :

— Reine Hedwige, allez à l'école de la croix, voyez ce que votre Dieu a souffert pour arracher les âmes à l'éternel esclavage, pensez à ces innombrables païens que Jagellon conduisit à vos pieds, que vous pouvez enfanter à la foi, à la religion, au bonheur des cieux, et alors, laissant à jamais les faiblesses de l'enfance, oubliant les premières affections du cœur, vous direz : « Heureux jour qui m'a amenée en ce pays, pour y conquérir une gloire immortelle! »

Elle ne répondit pas, l'archevêque poursuivit :

— Fille des saints, serez-vous insensible à la plus noble des ambitions? Votre aïeul, Étienne, a implanté la foi dans ces vastes contrées que baigne le Danube, et l'Eglise l'a placé sur les autels; votre illustre parent, Louis, roi de France, a traversé les mers pour venger la croix outragée, pour délivrer les chrétiens captifs des infidèles, et il a cru sa vie bien employée; Dieu et la patrie ne vous demandent qu'un seul sacrifice pour vous associer à la couronne de ces glorieux confesseurs, et vous refuseriez!

— C'est le sacrifice de ma vie! dit-elle d'une voix sourde.

— De cette vie d'un jour que nous passons ici-bas, mais vous savez que celui qui perd sa vie en ce monde pour Jésus-Christ la retrouve dans l'autre, et même, en ce monde, de nobles jouissances vous seront encore réservées. Vous serez pour l'archiduc une sœur chérie, il sera pour vous un frère dévoué. Séparés dans le pèlerinage, vous serez réunis au terme du chemin, et une éternité de joie paiera vos douleurs. L'amour de votre peuple, la reconnaissance de ces pauvres idolâtres à qui vous ferez connaître Dieu et sa loi sainte, l'approbation de votre conscience, le pouvoir de faire le bien, adouciraient pour vous les maux de la vie : vous porterez la croix, mais vous goûterez l'onction qui est en elle...

Hedwige gardait toujours le silence :

— Ma fille, dit-il encore, les anges vous envient du haut du ciel, en voyant quel troupeau immense vous pouvez amener au bercail du bon Pasteur. Voyez ces tribus barbares qui adorent aujourd'hui le serpent sacré ou quelque autre idole. Soumises à leur maître, dociles à sa parole, elles deviendront, si vous le voulez, enfants de Dieu... Vous tenez entre vos mains et leur sort et celui des générations futures qui doivent naître d'el-

(1) Tous ces détails sont historiques.

les... Reine, les condamnerez-vous à la servitude du démon ? n'aidez-vous pas à l'œuvre de leur rédemption ?

— Épousez cet homme ! dit-elle à voix basse, et fléchir devant ces orgueilleux sénateurs !

— Jagellon, reprit l'archevêque, en recevant le baptême, deviendra digne de vous... quant aux sénateurs... daignez réfléchir à leur conduite, et peut-être les blâmez-vous moins. Le duc de Lithuanie est le plus redoutable ennemi de la Pologne, nous nous souvenons des ravages qu'il a exercés dans les palatinats de Sandomir et de Lublin ; le conquérir à la foi par le don de votre main, c'est transformer l'ennemi en ami, c'est agrandir et fortifier la patrie, c'est étendre la Pologne depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique, c'est donner à notre vaillante nation l'empire du monde... nos petits neveux loueront le patriotisme de ceux dont vous accusez la rigueur, et la postérité tout entière bénira à jamais le généreux sacrifice d'Hedwige !

— Ah ! mon père, s'écria-t-elle, vous ne savez pas combien ce calice est amer. Me séparer pour jamais de mon frère, de mon unique ami...

— Ma fille, demandez à Dieu ses lumières et sa grâce : je prierai pour vous.

— Mon père, dit-elle, revenez demain, je serai plus calme : je vais aller prier.

Dès qu'elle fut seule, elle se couvrit d'un voile noir sous lequel elle était cachée, et se rendit à pied à la cathédrale de Cracovie. Là, dans une chapelle reculée, elle pleura, elle pria longtemps, tantôt demandant à Dieu, avec une angoisse inexprimable, qu'il lui plût d'éloigner ce calice, tantôt invoquant la force d'en haut pour accomplir le sacrifice qu'on demandait d'elle. Une voix intérieure, complice de la religion et de la patrie, parlait en elle et réclamait aussi ce sacrifice ; Hedwige l'écoutait, mais longtemps, son âme déchirée repoussa ces conseils austères... Pendant trois heures la jeune reine, prosternée aux pieds de la croix, lutta contre elle-même. Enfin elle se leva, ôta le voile qui couvrait sa tête et le jeta sur le crucifix devant lequel elle avait prié. Sous ce voile restaient ensevelies toutes les chères images du passé : Hedwige avait triomphé de son propre cœur : elle était résolue à épouser Jagellon.

On montre encore dans la cathédrale de Cracovie la chapelle d'Hedwige, et la croix d'argent, toujours couverte d'un voile noir, emblème du deuil et de l'abnégation de ce noble cœur.

Bientôt Jagellon arriva à Cracovie avec une suite brillante où l'on voyait des peuples du nord et de l'Asie, ses tributaires et ses alliés. Des chameaux portaient les magnifiques présents qu'il destinait à sa fiancée. Il reçut au baptême le nom de Wladislas, et en épousant Hedwige, il fut proclamé roi de Pologne.

C'est ainsi que la Lithuanie fut jointe à la couronne de Pologne (1).

(1) Voici les conditions stipulées au mariage d'Hedwige avec Jagellon : 1° Jagellon, sa famille, tous les peuples de la Lithuanie et de la Samogitie, embrasseront la foi catholique ; 2° tous les chrétiens faits esclaves seront délivrés ; 3° toutes les terres appartenant à Jagellon, par naissance ou par conquête, seront réunies à la Pologne ; 4° les trésors de Jagellon seront employés au bien de la Pologne.

Aussitôt mariée, Hedwige s'occupa activement de la conversion de ses nouveaux sujets. Par ses soins, des missionnaires prêchèrent l'Évangile dans toutes les provinces païennes qui lui étaient soumises. Elle fonda la cathédrale de Wilna et un nombre immense d'églises et d'hôpitaux qu'elle dota de ses propres biens. *En peu d'années, elle fournit une longue carrière. On la voyait, infatigable apôtre, propager la foi, amener de toutes parts à l'église :*

« Des enfants qu'en son sein elle n'a point portés ; »

encourager les lettres, rendre la justice, soulager les misérables, et, de la même main, qui tenait la plume savante et l'aiguille laborieuse, saisir l'épée et défendre victorieusement la Pologne contre les invasions des Hongrois. Jamais les pauvres et les opprimés n'eurent une mère plus tendre ; toute son âme se révèle dans un mot que l'histoire a conservé : des collecteurs avaient enlevé à de pauvres paysans quelques bestiaux, leur unique ressource ; Jagellon, à la prière de sa femme, les leur fit restituer :

— Nous leur avons rendu leurs biens, dit Hedwige attendrie, mais qui leur rendra leurs larmes ?

Cette belle vie fut courte ; les travaux, les austérités, les chagrins l'abrégèrent.

A vingt ans, Hedwige mourut (17 juillet 1399) en donnant le jour à une fille, enfant longtemps désiré, et qui ne vécut aussi que quelques instants. La mort de la reine fut un deuil pour ses sujets, pour son mari, quoiqu'il ne l'eût pas rendue heureuse. L'épithaphe inscrite sur son tombeau dit éloquentement quels regrets elle laissa après elle :

« Ici dort Hedwige, l'étoile de la Pologne. Elle sut
» dompter son cœur par la raison et se vaincre elle-
» même avec la force d'un géant. Elle était la colonne
» de l'Eglise, la richesse du clergé, la rosée des pau-
» vres, l'honneur de la noblesse, la pieuse tutrice du
» peuple. Elle aimait mieux être douce que puissante ;
» elle n'eut pas une étincelle d'orgueil ni de colère.
» Hélas ! cette royale étoile s'est couchée ! elle a péri,
» la consolatrice des malheureux ; elle a péri, notre
» dame, notre mère, notre espérance, notre confiance !
» ô Roi des cieux, reçois dans ton paradis cette reine
» des Polonais ! »

Les moindres souvenirs d'Hedwige étaient chers au peuple polonais. Un jour, aux bords de la Vistule, elle vit retirer de l'eau le corps d'un chaudronnier, qui s'était noyé par accident. La bonne reine touchée, ôta son écharpe de soie verte, brodée d'or, et en couvrit pieusement le visage du pauvre ouvrier. La corporation des chaudronniers de Cracovie conserva cette relique avec amour : l'écharpe de la reine couvrit, à dater de ce moment, le cercueil de chaque membre du métier qui passait de ce monde à Dieu ; ce vêtement existait encore en 1809 ; à cette époque, les Autrichiens, vainqueurs de Cracovie, le brûlèrent pour en retirer l'or.

Jagellon se maria deux fois, ses fils régnèrent sur la Pologne jusqu'en 1572.

Guillaume d'Autriche n'avait pu oublier sa fiancée, il était mort avant elle.

L'église a placé Hedwige au rang des bienheureux.

E. R.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Notre catalogue de ce mois offre une grande variété de morceaux de musique pour piano et chant. Choisis parmi les meilleurs auteurs et toujours classés progressivement, ces morceaux n'ont pas besoin de nouveaux éloges. Cependant, nous signalerons quelques œuvres nouvelles éditées chez M. Peit, et dont le mérite réel justifie pleinement le succès qu'elles ont obtenu.

Ainsi, *les Veillées d'Auvergne*, de Humbert Droz, la *Constanza*, fantaisie de Carré, les *Castagnettes de Bianca*, valse du même auteur, puis la *Valse des Échos*, par de Guillois, sont de charmantes compositions où le style est élégant, la forme variée, et les mélodies pleines de grâce et de distinction. On trouvera avec cela de la musique de danse nouvelle et pour tous les degrés de force.

ÉDUCATION MUSICALE.

Jusque vers la fin du seizième siècle on ne fit usage que d'accords consonnants et de quelques prolongations qui produisaient des dissonances préparées : avec de tels éléments, les formes harmoniques étaient bornées de telle sorte qu'on ne songea point à les réunir en corps de science, et qu'on n'imagina même pas qu'il y eût une liaison systématique entre les accords qu'on employait. On considérait les intervalles deux à deux, et l'art de les employer selon de certaines conditions composait toute la doctrine des écoles. Vers l'an 1590, un Vénitien, nommé Claude Monteverde, se servit pour la première fois des accords dissonnants naturels et des substitutions; dès lors le domaine de l'harmonie s'étendit beaucoup, et la science qui en est le résultat attira les regards des maîtres. Ce fut environ quinze ans après les heureux essais de Monteverde que Viadana, ou ses contemporains *Emilio del Cavaliere* et *Giudetti*, et quelques Allemands, qui le leur disputent cette invention, imaginèrent de représenter l'harmonie par des chiffres, et, pour cela, furent obligés de considérer les accords isolément; alors ce nom d'*accord* fut introduit dans le vocabulaire de la musique, et l'harmonie, ou la *basse continue*, comme on disait, devint une branche de la science livrée à l'étude des musiciens. Pendant près d'un siècle, les choses restèrent en cet état, quoique de nombreux ouvrages élémentaires eussent été publiés dans cet intervalle, pour aplanir les difficultés de cette science nouvelle.

Une expérience de physique, indiquée par un moine nommé le P. Mersenne, en 1636, dans un gros livre rempli de choses curieuses et d'inutilités, lequel a pour titre *l'Harmonie universelle* (expérience répétée par le célèbre mathématicien Wallis, et analysée par Sauveur, de l'Académie des Sciences), fournit plus tard à Rameau, habile musicien français, l'origine d'un système d'harmonie où tous les accords furent ramenés à un seul principe. Par cette expérience, on avait remarqué qu'en faisant résonner une corde on entendait, outre le son principal résultant de la totalité de la corde, deux autres sons plus faibles, dont l'un était à la douzième et l'autre à la dix-septième du pre-

mier, c'est-à-dire qui sonnaient l'octave de la quinte et la double octave de la tierce, d'où résulte la sensation de l'*accord parfait majeur*. Rameau, s'emparant de cette expérience, en fit la base d'un système dont il développa le mécanisme dans un *Traité de l'harmonie*, qu'il publia en 1722. Ce système, connu sous le nom de *système de la basse fondamentale*, eut une vogue prodigieuse en France, non-seulement parmi les musiciens, mais aussi parmi les gens du monde. Du moment où Rameau eut adopté l'idée de faire ressortir toute l'harmonie de certains phénomènes physiques, il fut obligé de recourir à des inductions forcées; car toute harmonie n'est point renfermée dans l'*accord parfait majeur*. L'*accord parfait mineur* était indispensable à son système; il imagina je ne sais quel frémissement du corps sonore qui, selon lui, faisait entendre cet accord à une oreille attentive, bien que d'une manière moins distincte que l'*accord parfait majeur*. Au moyen de cette disposition, il n'avait plus qu'à ajouter ou retrancher des sons à la tierce supérieure ou inférieure de ces deux accords parfaits, pour trouver une grande partie des accords en usage de son temps, et il obtint ainsi un système complet, où tous les accords se liaient entre eux par des procédés de génération plus ou moins ingénieux. Bien que ce système reposât sur des bases très-fragiles, il avait l'avantage d'être le premier qui présentât de l'ordre dans les phénomènes harmoniques. D'ailleurs, Rameau avait le mérite d'être aussi le premier qui eût aperçu le mécanisme du renversement des accords; à ce titre, il mérite d'être placé au rang des fondateurs de la science harmonique.

Dans le temps où Rameau produisait son système en France, Tartini, célèbre violoniste italien, en proposait un autre qui était aussi fondé sur une expérience de résonnance. Par cette expérience, deux sons aigus, vibrant à la tierce, en font résonner un troisième au grave, également à la tierce du son inférieur, ce qui donne encore l'*accord parfait*. Là-dessus, Tartini avait établi une théorie obscure, que J. J. Rousseau vanta au détriment du système de Rameau, mais qui n'eut

jamais de succès. Les systèmes d'harmonie étaient devenus une sorte de mode; chacun voulut avoir le sien et trouva des gens qui le prônèrent. La France vit éclore, presque dans le même temps, ceux de Bailly, de Jomard, de l'abbé Roussier, et beaucoup d'autres qui sont maintenant ignorés et qui méritent de l'être.

Marburg avait tenté d'introduire en Allemagne le système de Rameau, mais sans succès. Kimberger, célèbre compositeur et théoricien instruit, venait de découvrir la théorie des prolongations des sons, qui explique d'une manière satisfaisante et naturelle des harmonies dont aucune autre théorie ne peut donner les lois. Plus tard, Catel reproduisit en France cette même théorie d'une manière plus simple et plus claire, dans le *Traité d'harmonie* qu'il composa pour le Conservatoire de musique.

Aux dernières pages de l'excellent *Traité d'harmonie* composé par M. Fétis, que nous avons cité

maintes fois, il se trouve des explications et des théories qui seraient certainement d'un puissant intérêt pour des harmonistes consommés, mais qui me semblent trop arides pour être soumises aux novices de cette grande science musicale. J'aurai peut-être quelque peine à obtenir mon absolution des jeunes élèves habituées à trouver le charme des détails réuni à la sévérité du fond, et le plaisir dans l'étude. S'il m'eût été possible de leur présenter les premiers éléments d'harmonie sous une forme plus aimable, je n'y eusse pas manqué assurément. Mais la science n'est pas comme l'art, susceptible de s'embellir par les poésies du langage. Elle est trop sérieuse et trop logique à la fois pour laisser place à la fantaisie; aussi, ai-je dû accomplir rigoureusement et sans faiblesse la mission que je m'étais imposée, me réservant dans l'avenir de dédommager mes jeunes lectrices par des enseignements plus récréatifs, et de plus facile compréhension.

MARIE LASSAVER.

Revue Musicale.

Février. — Mars.

L'admirable sujet du *Corsaire* de Byron était bien de nature à inspirer la verve des auteurs de tous genres. C'était un beau filon à choisir dans cette mine de compositions artistiques si laborieusement exploitées jusqu'à ce jour. MM. Saint-Georges et Mazillier y ont puisé un très-remarquable ballet. Un marché d'esclaves, des troupes de corsaires audacieux, un souterrain habité par des forbans rivaux d'or et de paillettes, une belle et chaste juive perdue dans cette forêt de Bondy de la Grèce tyrolienne, il y avait là tout un poème de situations, de contrastes, de grands effets que devait seconder victorieusement la verve inépuisable de M. Adolphe Adam. Aussi notre intrépide compositeur s'est-il mis à la hauteur de l'œuvre, et en a-t-il traduit avec un rare mérite toutes les péripéties et toutes les inspirations. L'abondance prodigieuse des motifs qu'il contient eût fait plier sous ce lourd fardeau des maîtres moins déterminés. M. Adam s'est glorieusement tenu debout sur la brèche jusqu'à la fin du dernier acte. La vigueur, le sentiment, le coloris, tout se trouve réuni dans la partie lyrique du ballet, qui a obtenu un succès incontestable. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la première représentation.

La reprise des *Puritains* au Théâtre-Italien, avec Mario, Graziani, Angelini et madame Frezzolini, a produit de magnifiques recettes. Quoique les deux grands artistes, enfants gâtés du public parisien, ne parussent pas être en voix le jour de la première représentation, on leur a pardonné un peu moins de verve et d'ensemble qu'à l'ordinaire, en considération du plaisir qu'on leur doit si souvent. Aussi nous ont-ils amplement récompensés de cette indulgence, en développant dans les représentations suivantes un talent, une grâce et une ampleur d'organe dignes d'interpréter l'œuvre immortelle de Bellini.

De toutes les grandes scènes d'Italie, il nous arrive des échos que mademoiselle Masson voudrait bien entendre; ce sont des louanges pleines d'enthousiasme méridional, à l'adresse de la jeune cantatrice. Ronconi a soulevé la population dilettante de la ville de Madrid, où est attendue la célèbre Carolina Alajino, qui doit débiter dans le *Macbeth* de Verdi, opéra qui a obtenu de grands succès à Saint-Charles et à la Scala.

L'exécution récente du magnifique oratorio d'Hector Ber-

lioz a révélé de nouvelles beautés dans cette œuvre éminemment remarquable. Le style élevé de cette composition religieuse, la douceur infinie de quelques mélodies qui s'approprient admirablement à la grâce naïve du sujet, tout a imprimé à l'auditoire un sentiment profond et enthousiaste à la fois. Bataille a chanté dans le même concert le *Moine*, de Meyerbeer, de cette façon grandiose et intelligente qui distingue l'habile professeur du Conservatoire de musique.

Après une attente qui tournait à la fièvre pour le public parisien si impatient et pourtant si débonnaire; bien que le chanteur Mario eût été soudainement atteint d'un mal de gorge qui l'empêcha de paraître au Théâtre-Italien le jour de la reprise de *Don Giovanni*, cette grande et solennelle représentation a enfin eu lieu. L'exécution a été digne du chef-d'œuvre de Mozart. Mesdames Frezzolini, Borghi-Mamo, MM. Everardi, Zucchini et Carrion ont été à la hauteur des rôles qu'ils avaient à interpréter. Mais les honneurs de la soirée reviennent de droit à madame Frezzolini, à qui l'on a fait bisser plusieurs morceaux, et qui, par trois fois différentes, a été rappelée sur la scène pour recevoir les applaudissements enthousiastes de l'assemblée.

M. Bottesini, qui dirige en ce moment l'orchestre du Théâtre-Italien, et qui, marchant sur les traces de *Dragonetti*, a su se faire la réputation du plus célèbre contrebassiste de l'Italie, vient de prouver à la France qu'il n'était pas seulement un exécutant de premier ordre, mais bien aussi un compositeur remarquable. L'ouvrage que M. Bottesini a fait représenter dans la salle Ventadour, a pour titre *l'Asedio di Firenze, le Siège de Florence*. Malheureusement le libretto, écrit par un auteur qui semble n'avoir aucune expérience de la scène, est monotone, languissant, privé de toute action dramatique. Quoique le personnage de Michel-Ange ait dû jeter dans quelques parties de la pièce un intérêt qui s'attache ordinairement aux célébrités de l'art et de la science, il n'a pas suffi pour secouer la torpeur dont le public s'est senti enveloppé en assistant à la représentation de cet épisode incomplet. La musique de M. Bottesini a seule sauvé l'ouvrage d'un déplorable fiasco. Mais encore cette musique témoigne plus du talent qui s'acquiert par le travail, que du génie qui se donne par la nature. Le chœur d'introduction, précédé d'un bel adagio.

aurait produit un excellent effet, s'il n'eût été un peu trop bruyant. L'air de Michel-Ange *Io tancero nell' etere vasta ed eccelsa mole*, a beaucoup d'ampleur et d'éclat. Une prière chantée dans une chapelle m'a semblé, à cause de son style religieux et de ses belles harmonies, le plus remarquable morceau de cet opéra. Le final du troisième acte rappelle le genre un peu éclatant et pompeux de Verdi. Un *quinquette* pour voix d'hommes nous a paru être écrit avec beaucoup de clarté et de talent. M. Bottesini n'a pas fait un chef-d'œuvre; mais les formes mélodiques de son ouvrage ont de la régularité, de la correction et de l'ampleur, et dans un temps où les belles choses sont si rares, nous devons quelque reconnaissance à ceux qui, même sans atteindre la perfection de l'art, peuvent offrir au public d'aussi remarquables essais.

Qu'est-il sorti de la montagne? une souris. Qu'est-il advenu de ce tapage qu'on faisait dans tous les coins de Paris sur la future représentation de l'Opéra-Comique? un long et triste mélodrame qui oblige chaque spectateur à quitter le théâtre avant la fin, ou à faire provision de mouchoirs de poche pour étancher des ruisseaux de larmes. M. Scribe eût pu choisir un sujet moins lugubre, ou l'arranger d'une façon moins désespérante pour notre sensibilité. Le musicien a conservé plus de jeunesse, de gaieté et de verve que le poète. Les petits couplets d'entrée de Manon, *Éveillée avant l'aurore*, sont d'une vivacité charmante. La ronde qu'elle chante au Cadran-Bleu, pour

faire noise au commissaire, est extrêmement piquante et allègre. J'aime moins le duo d'Hérigny et de Manon qui semble long et monotone, malgré quelques qualités appréciées par les amateurs sérieux. Un autre duo du troisième acte est précédé d'une belle introduction instrumentale dans laquelle on retrouve le talent élevé de M. Auber. Le morceau le plus remarquable de l'ouvrage est, sans contredit, un quatuor qui se chante *piano-piano*, et qui est, sous tous les rapports, infiniment apprécié. Malheureusement les quelques airs que nous citons ne forment qu'une faible partie de l'opéra. Madame Cabel y a fait preuve de sa vocalisation hardie et brillante; mais elle ne possède à aucun degré cette distinction qu'on voudrait trouver en elle, et qui, ajoutée à sa grâce et à sa verve habituelle, serait un puissant auxiliaire. Aussi ne puis-je répéter que ce que je disais au commencement de cet article: qu'est-il sorti de la montagne? une souris.

M. Armandi, Italien de naissance, mais qui a fait son éducation musicale au Conservatoire de Paris, a débuté récemment à l'Opéra. Sa voix a de l'étendue et de la sonorité dans les parties élevées; mais dans les notes basses, il manque de timbre et ne possède pas la gravité nécessaire.

L'opéra-comique de *la Fanchonnette*, représenté au Théâtre-Lyrique pour les débuts de madame Miolan-Carvalho, a obtenu un grand et légitime succès.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

DINER DE 15 COUVERTS (servi à la russe).

Potage au vermicelle.

RELEVÉ.

Turbot à la sauce blanche.

ENTRÉES.

Filet de bœuf sauce aux câpres. Riz de veau aux champignons.

RÔTI.

Perdreaux et bécasses. Buisson de homard.

ENTREMETS.

Macaroni. Petits pois.
Gelée au rhum. Plombière.

DESSERT.

Trois corbeilles de fruits.

Huit assiettes de petits-fours, de fruits glacés et de bonbons.

POTAGES PRINTANIER.

AUX GROS POIS. — Faites cuire dans du bouillon un litre et demi de gros pois frais, deux carottes blanchies et coupées en petits dés; faites bouillir une heure et versez sur des croûtons.

POTAGE DE PRIMEURS. — Épluchez et faites blanchir un litre de très-petits oignons blancs, faites-les cuire dans du bon bouillon; préparez un demi litre de pois cuits avec du beurre comme pour un entremets; versez-les dans la soupière, ajoutez des croûtons, et versez au-dessus le bouillon et les oignons.

POTAGE AUX QUENELLES ET AUX POIS. — Faites cuire un litre de pois dans du bouillon bien assaisonné, ajoutez-y une demi-livre de quenelles de viande, au lieu de pain ou de pâtes. Faites mijoter un quart d'heure avant de servir.

POTAGE AU VERMICELLE ET AUX POIS. — Préparez un potage clair au vermicelle; ajoutez-y, au moment de servir, des petits pois cuits et préparés comme pour un entremets.

PURÉE DE CAROTTES ET DE RACINES, AU RIZ. — Ratissez et lavez deux bottes de carottes nouvelles, un oignon, un navet, poireaux, branche de céleri; placez-les dans une casserole avec un peu de beurre et du maigre de jambon. Faites roussir et mouillez avec du bouillon. Laissez bouillir deux heures à petit feu. Retirez et faites passer au tamis. Remettez la purée au feu, ajoutez du bouillon et du riz que vous aurez fait cuire préalablement; versez dans la soupière et servez.

POMMES TAPÉES. — Choisissez de belles rainettes, faites à chaque fruit six incisions légères dans toute l'étendue de la pomme; mettez-les au four, lorsqu'on a retiré le pain, sur un plateau de fer blanc; laissez-les cuire sans les laisser brûler; ôtez-les du four, aplatissez-les de l'épaisseur de deux pièces de cinq francs; saupoudrez-les avec du sucre tamisé; remettez-les au four pendant vingt-quatre heures; retirez-les et mettez-les dans des boîtes en un lieu sec.

CRÈME DITE diplomate. — Faites une crème à la vanille; faites fondre dans un peu d'eau pour 0,75 centimes de colle de poisson, et mêlez cette dissolution à votre crème. Faites un sirop de sucre dans lequel vous ferez bouillir pendant cinq minutes des cerises confites, de l'angélique, du cédrat, de l'orange et du citron confits. Formez dans un moule un premier lit de crème, un de fruits, un de crème, ainsi de suite. Portez le moule à la cave, si c'est pour servir le lendemain, ou bien enfoncez-le pendant quelque temps dans la glace. Pour faire sortir la crème, trempez légèrement le moule dans l'eau bouillante.

Correspondance.

Quel mois fécond en heureux événements, ma chère amie, et quelles actions de grâces nous devons à Dieu pour la protection visible qu'il nous accorde ! Il y a quatre semaines, les représentants des grandes puissances européennes arrivaient à Paris pour y discuter les conditions d'une paix honorable pour tous, et pendant qu'ils traitaient du repos des peuples, un prince, héritier du trône, était donné à la France. Que te dirai-je de la joie générale ? Aussitôt que le canon eut annoncé la grande nouvelle, — attendue tout un jour ! — que le bourdon de Notre-Dame, les cloches de toutes les églises l'eurent répétée dans tous les quartiers, Paris s'est pavoisé comme par enchantement. Les abords des Tuileries se sont encombrés de monde, et le soir splendides illuminations ont rempli les rues de curieux et d'admirateurs. C'est que la reconnaissance se mêlait à la joie générale. L'affiche qui annonçait la naissance du prince disait que des secours seraient distribués aux pauvres ; — que les vêtements seraient rendus à ceux qui les avaient engagés pour avoir du pain ! De plus, elle disait que l'Empereur et l'Impératrice seraient parrain et marraine de tous les enfants nés en France le même jour que leur fils, et qu'à ce titre, les filles recevraient une dotation de 500 francs, les fils seraient exempts de la conscription. Tu apprécieras toi-même la valeur morale de cette sorte d'adoption ; quant à moi, elle me semble former une garde angélique destinée à protéger les jours du jeune prince. Pauvre petit ! puisse-t-il ne pas trop sentir le poids de l'infirmité humaine, et reposer doucement dans son berceau de velours, sous ses rideaux de soie et de dentelle. Je viens d'écrire ces mots : berceau de velours, et je ne t'ai pas encore parlé de la layette de ce nouveau-né, qui a fait courir tout Paris chez madame Félicie, la lingère chargée de la confectionner. Il me serait difficile de te redire toutes les merveilles qu'elle a étalées aux yeux avides des initiés. Broderies, dentelles ont été prodiguées pour décorer, orner tous ces mignons objets, les mêmes pour tous, dans leur forme, mais si différents par leur nature et leur quantité. — Ici, toutes les brassières, les fichus, les chemises, les béguins, etc., etc., sont en batiste, brodés et garnis de dentelles, et ne se comptent que par douze douzaines par chaque sorte d'objets ! — Ceux de nuit, ceux de jour forment des catégories particulières, mais sans distinction pour leur élégance. Les bonnets, et les robes surtout, sont d'une richesse incomparable ; ces dernières sont, pour la plupart en dentelle, avec dessous de soie blanc ou bleu, couleurs vocatives de l'enfant. — La robe de baptême est en point d'Alençon du plus riche travail ; celle avec laquelle il a été ondoyé est en maline. Les manteaux sont en soie brodée, en velours également brodé, les uns bleus, les autres blancs. Le berceau destiné à l'usage ordinaire est en velours blanc, capi-

tonné avec des étoiles d'or ; les draps sont en batiste brodés et garnis de dentelle ; la couverture est également brodée, et les rideaux, que retiennent un anneau ciselé, sont en dentelle.

Un autre berceau a été offert à l'Impératrice par la ville de Paris ; on lui attribue une valeur de 600,000 fr., laquelle n'étonne aucune des personnes qui l'ont vu. En voici aussi exactement que possible la description : Ce berceau est en bois de rose ; il a la forme d'un navire, par allusion aux armes de la vieille cité. Au chevet, ou si tu veux à la poupe, une statue en argent ciselé, représentant la ville de Paris, soutient une couronne impériale, d'où s'échappent de doubles rideaux en satin bleu de ciel, recouvert de point d'Alençon. A droite et à gauche de cette statue, mais au-dessous d'elle, deux petits génies ailés, toujours en argent, sont assis sur des créneaux.

La proue recourbée du navire est supportée par un aigle aux ailes déployées. — Sur chaque face de la coque sont appliqués deux médaillons de Sèvres, dont les peintures représentent la Prudence, la Force, la Vigilance et la Justice. Entre ces médaillons circulent des tiges de laurier, à travers lesquelles on aperçoit un mur de satin bleu clair. — La rampe, comme la partie supérieure du berceau, est en bois de rose. Au-dessous d'elle court une galerie à jour, décorée de rinceaux et coupée vers le milieu de chaque face par un écusson aux initiales de Leurs Majestés. De ces écussons s'échappent deux guirlandes de fleurs qui passent au-dessous des médaillons et vont se rattacher, les unes à la poupe, les autres à la proue du navire, dont les angles sont gardés par deux sirènes à queues bifurquées.

Ce berceau est supporté par deux pieds à doubles griffes et à doubles colonnettes, placés à chaque extrémité et reliés entre eux par une longue traverse en bois de rose, incrustée d'arabesques d'or et d'argent.

L'intérieur du berceau est en satin bleu ciel piqué. La couverture et l'oreiller sont recouverts d'une dentelle, dont le fond est un semis de bouquets de violettes et d'abeilles ; l'encadrement une guirlande d'impériales, de roses et de violettes, et les coins de magnifiques aigles. Un superbe volant borde cette couverture et ce dessus d'oreiller.

Que penses-tu de cette merveille, mon amie ? Ce que j'en pense moi-même sans doute, qu'elle serait bien digne d'envie si elle avait le don de dispenser des maux attachés à l'existence. Malheureusement il n'en est rien, et l'enfant entouré du luxe et de la pourpre impériale est, comme celui du pauvre, assujéti aux douleurs qui pèsent sur notre triste humanité.

N'envions donc pas aux grands leur magnificence, et si nous surprenons quelques regrets dans nos cœurs, que ce soit seulement de ne pouvoir les imiter dans

leurs largesses, et nous faire comme eux la mère de l'orphelin.

Mais il est temps, ce me semble, d'ouvrir mes planches et de me mettre à te les expliquer; j'espérais en prolongeant ma causerie avec toi, qu'une de nos amies serait venue tenir ma plume; l'heure s'avance, aucune n'arrive, force m'est donc, mon amie, de te faire descendre tout de suite de l'Olympe dans la vallée aride de Célée par une pente un peu rapide, car déjà t'y voilà arrivée.

N° 1, COL MOUSQUETIER. Semis d'œillets, fleurs et tiges au plumetis, feuilles au feston, points d'échelle comme encadrement du dessin; et, pour garniture, feston feuilles de rose surmonté d'une rangée d'œillets chinois ou ombrés, reposant sur un petit feston. Les petites croix que tu remarqueras dans le creux de chaque dent du feston feuilles de rose t'indiquent que là tu dois faire des jours. Mais ces jours, tu peux y suppléer en plaçant à cet endroit une bande de tulle crêpé sous ta mousseline, et en découpant cette dernière quand ton travail est terminé.

2 et 3, GARNITURE ET ENTRE-DEUX POUR MANCHES, assortis au col. Ce n'est pas pour te faire des manches pagodes que je t'envoie cette garniture : leur règne est passé! Les bouillons de toutes les dimensions et de tous les tissus se sont coalisés contre ces pauvres pagodes; elles ont dû leur céder la place : *la raison de la mode est toujours la meilleure...* Or, dans cette nouvelle république... de manches, voici celles que j'ai le plus remarquées : Les unes ont deux bouillonnés de tulle et sont terminées par un bouillonné dans lequel est passé un ruban de couleur claire; les autres, en mousseline, ont entre deux bouillons une garniture de dentelle ou de broderie; (c'est à cet effet que je t'envoie cette bande, n° 2) et une seconde garniture, celle qui, placée sur le deuxième bouillon, tombe sur la main, est relevée par un petit entre-deux de dentelle ou de broderie, en harmonie avec la garniture.

4, DESSIN DE MOUCHOIR POUR FESTON. Tu peux le broder, soit au bord du mouchoir, soit sous l'ourlet, en appuyant ton travail sur la double batiste, jusqu'au centre du grand feston. La branche de marguerites retombant dans le milieu du coin peut, à l'un des angles, être remplacée par le chiffre de la personne à laquelle tu destines ce mouchoir.

5, BOUQUET DÉTACHÉ POUR BOUTONNIÈRES de chemises d'homme, ou semé de manches ordinaires.

Et à gauche du n° 5, 6 et 7, PASSE, ROND ET BARBE d'un bonnet que je t'engage à broder sur tulle crêpe. De cette façon, il ferait à ta mère un très-joli bonnet négligé, soit de matin, soit de jour pour rester chez elle. Quant à toi, tu sais que le bonnet ne t'est permis que le matin, quand le temps ou quelques soins d'intérieur t'ont obligée à sortir de ta chambre sans être coiffée. Hors de là, point de bonnet!...

8, RICHE ECUSSON, renfermant la lettre C; il se brode au plumetis, avec mélange de point sablé, de point de plume et de jour.

9, 10, 11 et 12, PETITES GARNITURES au plumetis, à usage de layette ou de trousseau.

Ici finit la petite édition.

13, ENTRE-DEUX broderie anglaise et feston, pouvant servir pour brandebourgs de robes d'enfant, devant de camisoles, pièces de chemises de jour et de nuit.

14, ENTRE-DEUX festons simples.

15, ENTRE-DEUX plumetis et œillets, avec jours dans le cœur des roues.

16, ENTRE-DEUX plumetis et œillets ombrés.

17, ENTRE-DEUX plumetis et point de plume, pouvant aller avec des entre-deux de valencienne pour la confection de bonnets d'enfant. Il ferait encore de jolis entre-deux pour tabliers ou devant de robes pour petites filles. Dans ce cas il faudrait le varier avec des rangs de fins petits plis.

18, ECUSSON renfermant la lettre B., à broder tout au plumetis ou tout au feston.

19 et 20, C. P., plumetis.

21, G. L. enlacés, plumetis.

22, V. A. enlacés, plumetis fin.

23, O., plumetis simple ou feston.

24, B., plumetis.

Tourne la planche et cherche au milieu de toutes ces barres noires les numéros 25 et 26. Ils représentent, l'un, le patron d'un bouillon pour manches de robe de petite fille de trois à cinq ans; l'autre, la garniture qui le termine. Ce bouillon part du haut du bras et s'arrête au coude, où il est remplacé par le volant. Ce volant, de plein biais, doit être garni comme le reste de la robe. Je t'engage, mon amie, à essayer de ce nouveau modèle de manches pour la petite fille de ta sœur, tu n'auras pas à le regretter, crois-moi. Si c'est sur une robe d'étoffe légère que tu tentes l'entreprise, mets deux et même trois volants au lieu d'un, et festonne-les en coton de même couleur que ton étoffe. Dois-je ajouter que si des volants ornent la jupe, ils doivent être aussi festonnés? la recommandation me paraît inutile : ta sagacité y supplée.

27, 28, 29, 30, 31, 32, Halte-là... six numéros pour indiquer une seule chose, cela commence à bien faire; mais tu vas voir qu'aucun d'eux n'est inutile; suis-moi attentivement.

27 et 28, DEVANT; 29, petit côté; 30, moitié du dos; — 31, MANCHE; — 32, REVERS DE LA MANCHE, le tout formant un vêtement pour petite fille de cinq à six ans, nommé *veste Andréa*. Cette veste, chef-d'œuvre sorti des mains de madame Reynaud, se fait en velours, en drap de printemps ou en piqué, selon la saison à laquelle on le destine, et se garnit d'effilé boucles et de boutons grelots dont je te donnerai la disposition après t'avoir expliqué de quelle manière tu dois t'y prendre pour faire cette petite veste. Après l'avoir taillée sur le patron que je t'en donne, réunis par lettre alphabétique les différentes parties dont elle se compose au moyen d'un bâti assez solide. Essaie-la ensuite sur l'enfant à qui tu la destines, et après y avoir fait les corrections indispensables — le même patron ne pouvant pas s'ajuster sur toutes les tailles, — couds-la solidement. Pour la garnir, procure-toi du petit effilé et des boutons grelots en quantités suffisantes pour en orner le corsage, les basques et le revers des manches. Autour des basques, mets deux rangs d'effilé, l'un remontant, l'autre descendant, et entre ces deux rangs, ajuste une rangée de boutons grelots. — Sur le corsage, place de la même manière tes deux rangs d'effilé et tes boutons grelots : sur le dos, en forme de bretelles, et sur le devant, en suivant la couture qui réunit entre elles les lettres B.

Quant à la manche et à son revers, tu les fixeras l'un à l'autre comme te l'indiquent les différents signes reproduits sur le patron. Posé de cette manière, le revers formera de gros plis creux que tu retiendras à l'aide

de petites pattes garnies d'effilé et terminées par un gland grelot.

Cette veste, faite pour le moment en drap matelot, et pour l'été en nankin, siérait fort bien aussi à un petit garçon. En nankin, elle serait très-distinguée, ornée de galon blanc.

33, BERTHE-CHARLOTTE, toujours pour petite fille et toujours de madame Reynaud, que nous pourrions surnommer l'inépuisable créatrice. — Ces berthes se font en étoffe pareille à la robe, en taffetas noir, ou, pour l'été, en mousseline blanche. — En étoffe pareille à la robe, on l'orne comme l'est cette dernière. En taffetas, on l'entoure d'un volant déchiqueté à toute petite tête également déchiquetée. — En mousseline, on ajoute une garniture de mousseline brodée, ou tout simplement on la festonne au bord d'un dentelé aussi gracieux que possible. Cette berthe doit suivre le décolleté du corsage et se croiser sur la poitrine, d'où elle retourne s'attacher par derrière, en laissant ses deux pans arrondis retomber sur la jupe.

Ouf ! j'en ai fini avec les broderies et les patrons de toutes sortes, et avant de passer aux explications des ouvrages de fantaisie, il me semble que tu ne seras pas fâchée, mon amie, de faire une petite excursion dans le domaine de madame la conversation. Tu dois éprouver autant que moi le besoin de te reposer de ces détails, aussi arides pour l'esprit que les donne que pour celui qui les reçoit ; car, si décrire un objet que l'on a vu, de manière à le rendre perceptible à qui n'en a pas l'idée, n'est pas chose facile, chercher à le percevoir à travers des mots est un travail. Aussi, me suis-je demandé bien des fois si, en dépit de nos bonnes volontés réciproques, nous n'étions pas, moi le *singe qui montre la lanterne magique*, toi le *chat qui n'y voit rien*.

26 mars.

Je t'ai laissée, l'autre jour, mon amie, pour recevoir Louise, puis me rendre à la prédication et à la prière. La chaire chrétienne a été comme toujours prodigue d'éloquence, pendant ce carême : conférences, sermons, homélies, instructions familières, tout a été prodigué aux incrédules et aux croyants, et j'espère que Dieu a fécondé de si abondantes semences. Parmi nos amis, nous avons eu une conversion, mais une conversion admirable : celle d'un saint Augustin par la science et par le cœur. — C'est aux pieux exemples de bonté, de patience, de douceur, donnés depuis dix ans par une épouse chrétienne, c'est à la parole savante du P. Félix que Dieu a accordé cette grâce. Le nouveau croyant a fait dimanche ses pâques à Notre-Dame, et des amis qui l'entouraient nous ont dit qu'après les avoir édifiés par l'expansion de sa foi, il les toucha en sortant par l'onction de sa parole : « Oh ! » leur disait-il, comment ai-je pu le méconnaître ? De » sans Dieu ? comment ai-je pu le méconnaître ? De » quelles épaisses ténèbres était donc enveloppé mon » esprit, pour que la lumière n'y ait pas plus tôt pénétré ? Tout, autour de moi, me révélait Dieu, et » mon cœur restait fermé !... O mon Dieu ! vous l'avez ouvert maintenant, ou plutôt vous l'avez brisé, » afin qu'il ne puisse plus se fermer à vos grâces ; » merci, Seigneur, ce cœur vous appartient, disposez- » en pour toujours !... »

Qu'à ajouter, mon amie, à de telles paroles ? Le silence

de la reconnaissance pour celui qui les a inspirées ; de l'admiration pour la femme chrétienne dont la longue patience, la prière et la foi ont ramené une âme à Dieu.

Mais à propos d'une femme chrétienne, figure-toi que Florence m'est arrivée l'autre jour toute troublée d'un sermon où le prédicateur avait donné des coups de baguette sur les crinolines, jeté des malédictions sur les robes décolletées, critiqué les chapeaux qui mettent à nu le visage, que sais-je enfin ? honni les modes du jour et envoyé aux crocodiles ceux qui les adoptent. — Comment faire, disait Florence, nous ne pouvons cependant pas à notre âge nous mettre comme des arriérées ?

— Rassure-toi, lui répondis-je, cette juste critique n'était pas à ton adresse. Tu n'adoptes de la mode que ce qui est raisonnable, et si tu veux continuer à suivre mes conseils, il en sera toujours ainsi. La religion blâme les excès en toutes choses, et ce n'est pas à tort que ses ministres se récrient sur l'excentricité de tant de femmes, et qu'ils s'insurgent contre celles qui veulent mener de front la plus frénétique coquetterie, l'élégance la plus somptueuse et les devoirs de la piété. La piété dit : Portez partout la bonne odeur de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa douceur, sa charité, son humilité, sa modestie. Trouve donc cela dans ces chrétiennes, que parfois on voit arriver à l'église parées comme des déesses, renversant tout sur leur passage, et marchant le front haut et le regard altier comme des majestés de la terre.

— Mais il n'y a pas que ces dames qui ont de ces airs superbes, reprit Florence, les jeunes filles s'en mêlent aussi.

— Le mal est plus contagieux que le bien, ajoutai-je ; pour imiter l'un, nous n'avons qu'à suivre le penchant de notre nature ; pour imiter l'autre, il faut le dompter.

— Tu parles comme un évangéliste, répondit Florence, comme un autre saint Paul, et l'aréopage n'est pas là pour t'entendre. Remets donc à une autre fois la suite de ton discours, et parlons d'autre chose.

— De quoi veux-tu parler, dis-je ? des modes nouvelles ? elles n'ont pas encore paru.

— Plaisanterie sans doute, reprit Florence. Longchamps est passé, et...

— Longchamps ne signifie rien, répliquai-je, on y voit des équipages, des remises, des cabriolets, des voitures de place, quelques dames en robe de moire antique et en manteaux de fourrures. Quelles jolies modes de printemps !...

Du reste, ma chère, tu le sais, je ne vais pas à Longchamps...

— Je sais, je sais, reprit Florence d'un petit ton important, que j'étouffe dans ma robe de velours et qu'il est temps de la remplacer par autre chose. Voyons, dis-moi, que portera-t-on cet été ?

— Vrai, répondis-je, je n'en sais rien, ou plutôt je sais beaucoup de choses sur lesquelles la mode ne s'est pas prononcée. Patience donc, elle fixera bientôt son choix, et dès que je le connaîtrai, je t'en ferai part.

— Oui, continua Florence, au mois de mai, n'est-ce pas ? J'ai le temps jusqu'alors d'étouffer dans le velours...

— Pour te punir de ton mauvais propos, tu recevras ton journal du mois de mai, ta planche de confections et tes détails de modes vers le 15 avril.

— Ah! Jeanne, dit Florence en me tendant la main, c'est ainsi que tu te venges de mes exigences injustes? Tu es mille fois meilleure que je ne le mérite.

— Non pas, non pas, m'empressai-je d'ajouter, je fais tout ce que je puis pour l'être agréable, c'est mon bonheur et mon devoir. Est-ce tout ce que tu as à me demander?

— Non, reprit-elle, voici une lettre d'une de mes amies qui se marie le mois prochain. Elle désire deux toilettes : une pour le jour du contrat, une autre pour celui de son mariage. De plus elle réclame quelques conseils pour le bal champêtre qu'elle veut donner dans son château de Touraine, et comme je me sens incompétente sur ces trois points, j'ai recours à toi : n'es-tu pas ma douce providence?

— C'est-à-dire, repartis-je, que nous allons réunir nos lumières pour tirer ton amie d'embarras.

Sur ce, Florence et moi, nous nous mîmes à composer ces deux toilettes, et comme elles peuvent être utiles, je termine par leur description ce compte rendu de la visite de Florence, puis je reprends mes travaux.

Pour le jour du contrat, nous avons décidé qu'à la veille de devenir madame, la toilette de notre jeune orpheline devait se ressentir de l'approche de son changement de position. Donc nous l'avons engagée à avoir une robe en taffetas bleu, à trois volants, garnis d'effilés, ou à sept volants comme la jeune femme de notre figurine, et à corsage montant garni comme les volants ; à porter un col et des manches en point de Venise ou d'Alençon, ces dernières de la forme indiquée dans la planche de ce jour ; à avoir dans les cheveux un cache-peigne formé de velours noir et de bluets de même ton que sa robe et à s'abstenir de tous bijoux autres que ceux qu'elle a portés jusque-là.

Quant à sa toilette de mariée, nous avons pensé qu'une simple robe de taffetas, sur laquelle elle posera des volants d'Angleterre, est ce qu'elle peut choisir de plus convenable ; du haut au bas, les manches seraient recouvertes de dentelles en rapport avec celles de la jupe, et sur le corsage *sans basques* deux rangs de cette même dentelle, seraient posés en forme de berthe par derrière et de revers par devant. Des bouillons de tulle de soie voileraient le bras. Pas de bijoux. — Sur la tête, une couronne mêlée de roses de mai, de jasmin et d'orangers, par-dessus cette couronne, son voile de dentelle. Des gants blancs, et à la main un livre d'heures en chagrin marron à fermoirs antiques et à la tranche azur décorée d'étoiles d'or.

Voilà nos idées... Du reste, j'ai dit à Florence d'engager son amie à prendre les conseils, pour sa toilette comme pour toutes autres choses, de la famille dans laquelle elle va entrer. Ce sont des égards qu'elle doit à la bienveillance qu'on lui témoigne et qui plus tard lui seront comptés ; de lui recommander de ne pas oublier les pauvres, surtout les orphelins, dans la répartition de son budget de dépenses à l'occasion de son mariage. Il faut qu'en ce jour tous la bénissent et lui doivent un adoucissement à leur misère, un soulagement à leurs maux, une consolation à leur abandon, en un mot un bienfait. Quant au bal champêtre, les dispositions sont relatives à l'heure à laquelle il doit avoir lieu, c'est l'avis de Florence. Si c'est de jour, les avenues, sablées, doivent simplement être ornées de

guirlandes, les parterres de fleurs, l'entrée de l'habitation pavoisée des armes de la famille ou des deux familles réunies, les salons disposés comme de coutume. Si l'entrée du parc est laissée aux villageois connus, une partie doit leur être réservée où ils trouveront des jeux de toute espèce, un petit orchestre au son duquel ils danseront : la société de la mariée danse dans les salons.

Si le bal est le soir, le parc doit être décoré de lustres, de guirlandes de lanternes vénitienes, d'illuminations de toutes sortes, et le château splendidement éclairé. Dans ce cas, les villageois ne sont pas admis dans l'intérieur du parc. Viennent ensuite les rafraichissements de toutes sortes, le dîner ou le souper, dont on charge toujours à forfait une maison spéciale.

Tels sont les préparatifs de nocce que Florence et moi avons organisés pour la jeune amie. — Tâchons maintenant, à je ne sais quelle distance l'une de l'autre, d'organiser nos travaux. Nous en sommes restées à ceux de fantaisie, le premier donné sous le numéro :

34. SUSPENSION VÉNITIENNE, création de la fée aux merveilles. J'ai nommé madame Marie Soudant. Ce dessin l'exprime tout ce qu'a de gracieux cette suspension. Voici comment tu dois la faire : Fais venir de chez madame Marie Soudant, ou fais faire par un ouvrier que tu guideras dans son œuvre, par ton dessin et ton intelligence, une carcasse en fil de laiton, emmêle toutes ses branches de chenille de couleur, même le feston d'en haut, et avec des perles rocailles assorties, forme les quadrilles que tu vois. Avec ces mêmes perles, fais le gland du haut de ta suspension, et celui du bas, puis orne-la de fleurs en papier ou en batiste (souvent on utilise ainsi d'anciennes coiffures de bal), que tu disposeras de manière à former des branches retombant de tous côtés en longues et légères traînes.

35. PANIER ESPAGNOL, toujours de chez madame Marie Soudant. Ce panier, dont le crochet à jour est fait de cordonnet noir, est doublé d'un taffetas rose de chine, assez grand, comme tu vois, pour former sac. A te dire vrai, je le préférerais d'une seule couleur, c'est-à-dire crochet et doublure pareille : il me semble que ce serait plus distingué. Cela arrêté, voici comment tu dois t'y prendre pour faire ce sac :

Avec du cordonnet de Berlin fais d'abord au crochet très-clair (les dessins ne doivent pas te manquer) une bande ayant soixante-quatre centimètres de longueur sur onze de hauteur. — Ta bande terminée, coupe en carton un peu fort un plateau ovale de vingt-cinq centimètres de longueur sur onze centimètres de largeur. Prépare ensuite une bande de carton de la dimension de ta bande de crochet, puis double l'intérieur et l'extérieur du plateau ovale, ainsi que l'intérieur de ta bande de carton, d'une percaline pareille à ta soie. L'extérieur de ta bande de carton devra être recouvert de taffetas dont tu calculeras les proportions, afin qu'il soit d'une longueur suffisante pour former le sac, lequel doit avoir dix-sept centimètres de hauteur, sans comprendre l'ourlet ni la coulisse. Ceux-ci ont ensemble sept centimètres de hauteur. Joins ensuite les différentes parties de ton sac par un surjet que tu dissimuleras dans le bas par une ganse en passementerie, dans le haut sous une frange sévillienne composée de deux rangs de clochetons, et sur-

montée d'une petite ruche de ruban n° 3. Ce ruban à petites dents est gaufré par le procédé *Desterbecq*, dont je t'ai déjà parlé plusieurs fois. Tu remarqueras que les anses de notre panier, faites en passementerie, sont posées dans le sens opposé à celui où on les place ordinairement; mais ce sac étant fort allongé, on ne pourrait, sans lui ôter sa grâce, les placer sur la largeur.

36, A, B., avec couronne, destinés à une taie d'oreiller, le tout se faisant au plumetis.

37, W. L., plumetis.

38, E. R., plumetis fendu.

39, Eugénie, plumetis fendu.

40, EMBRASSE DE RIDEAUX, s'harmonisant avec la suspension d'aujourd'hui, et le charmant cordon de sonnette du mois dernier. Pour faire cette embrasse, procure-toi des anneaux de cuivre ayant un centimètre de diamètre, recouvre-les de laine verte (laine de Saxe cinq fils), et dispose-les sur deux rangs composés de vingt-cinq anneaux chacun. Ce premier travail terminé, place dessus quatre marguerites (ou autres fleurs, si tu les préfères) de couleurs différentes, que tu alterneras avec des feuilles, comme te l'indique le modèle.

Ces marguerites, dont l'une pourrait être jaune, l'autre lilas, une troisième blanche et la dernière rose, se font soit en laine, soit au crochet, sur moule, ou simplement en papier; mais, de quelque façon que tu les fasses, il faut toujours mettre dans le milieu un cœur artificiel, à moins que tu ne le remplaces par un petit pompon en laine tondue. Quant aux feuilles, elles se font au crochet; tu suivras pour leur exécution l'explication que je t'en ai donnée dans le mois de décembre dernier. La première de ces feuilles doit être d'un vert assez foncé, et les trois autres dégradées.

Passons maintenant aux gravures de modes: deux dames dans leur salon, et deux écuyères. De plus, un dada blanc et un lévrier; mais ces derniers dédaignent la mode; ils n'ont qu'une robe pour toutes les saisons: celle que le bon Dieu leur a donnée!

La personne coiffée d'un chapeau représente une jeune fille. Sa robe de taffetaine est ornée, de chaque côté de la jupe, de quilles formées par une multitude de petits nœuds papillons, en velours, n° 3. Le corsage à longues basques est garni des mêmes nœuds; des boutonnières s'accrochent dans des boutons en velours; les manches, justes jusqu'au coude, sont terminées par un grand volant bordé de deux rangs de nœuds, et ayant pour tête une autre rangée de nœuds. Le col et les doubles bouillons des sous-manches sont en mousseline brodée au plumetis. Le chapeau est en taffetas coulé; ces coulisses sont séparées par un agrément en paille d'aloès; la calotte disparaît sous deux rangs de dentelles qui retombent sur le bavolet. D'un côté de la passe, un nœud de large ruban de taffetas fait face à un bouquet de fleurs des champs, quelques pâquerettes et des ruches de tulle forment le dessous de la passe.

La robe de la jeune femme qui offre une branche de lilas à sa sœur, est en taffetas d'Italie. La jupe est recouverte par sept volants alternés, un à bord étroit, et l'autre à bord découpé à dents très-aiguës, mais tous deux terminés par une ruche dite à la vaille, de même étoffe que la robe, et découpée de chaque côté

à l'emporte-pièce. Sur le corsage montant, sans basques et fermé devant par des boutons, est une berthe arrondie par derrière, et venant sur le devant se croiser au bas de la taille. Cette berthe, qui est formée par deux volants, rappelant ceux de la jupe, pourrait ce me semble, te fournir une idée pour le corsage de mousseline blanche que tu désires; celle-ci même me paraît devoir te convenir; un bouillon et un volant en simulant trois, forment la manche qui est terminée par ces sous-manches en tulle point d'esprit. Le col est en point d'Irlande. Les cheveux, à double bandeau, sont ornés d'une petite coiffure mêlée de fleurs, et de rubans de taffetas, n° 16.

Quant à nos deux écuyères en amazones, l'une, celle du second plan, porte une robe en drap, à corsage montant, ornée dans le bas des basques d'une broderie en soutache; les manches, à la mousquetaire, ont des revers aussi brodés en soutache; une plume d'autruche s'enroule autour de la calotte du chapeau de feutre, dont le bord est terminé par un velours posé à cheval.

L'autre, l'amazone du premier plan, porte une jupe en drap zéphyr. La basquine, très-longue, s'ouvre sur une chemisette plissée. Elle est doublée d'un taffetas de couleur assez claire; des passementeries, terminées par un gland et des boutons, sont posées sur le devant en forme de brandebourgs; on retrouve le même ornement sur les basques et sur les parements des manches à la mousquetaire. Un petit col pareil à la basque laisse apercevoir un col plissé montant, que retient une cravate de taffetas de même couleur que la doublure de la basquine; les manchettes sont également plissées. Une plume roulée et un voile à pois ornent le chapeau.

Au moment de clore ma lettre, Berthe est venue m'offrir ce dessin de tapisserie, et me demander, devine quoi?... la solution du problème de société: les nègres et les blancs, que je lui ai donné il y a deux mois. Elle prétend l'avoir cherché tous les jours, depuis cette époque, sans l'avoir pu trouver. Je doute de cela autant que de sa patience, mais comme je n'ai pas cru devoir l'éprouver plus longtemps, je me suis empressée de lui donner le mot de mon énigme, le voici:

Un nègre et un blanc passent l'eau; le blanc ramène la barque. — Deux nègres passent l'eau; un nègre ramène la barque. — Les deux blancs passent l'eau; un blanc et un nègre reconduisent la barque à l'autre rive. — Deux blancs passent l'eau; un nègre reconduit la barque et prend un nègre qu'il ramène à son tour. Un blanc va chercher le nègre restant qu'il amène.

Cette explication, tant soit peu mathématique, fit sourire notre jeune amie, qui ne la comprit pas tout d'abord, car il n'en est point des choses de l'intelligence comme des présents desquels notre rébus dit qu'ils entrent partout sans marteau. A ceux-ci, la porte est toujours ouverte; mais à ces autres présents qui se nomment un enseignement, un bon conseil, un avertissement charitable, quel accueil leur fait-on le plus souvent? Ceci, mon amie, n'est pas à ton adresse. Je veux te le prouver en t'envoyant mille souvenirs affectueux, et en te répétant que je suis à toi,

For ever.

ÉPHÉMÉRIDES.

8 avril 1364. — Mort de Jean le Bon, Roi de France.

Jean, deuxième du nom, eut un règne funeste à lui-même et à son pays. Les événements extérieurs l'accablèrent, et quoiqu'il possédât d'heureuses qualités, il n'avait pas les vertus qui sauvent les empires. Sa vie fut remplie par les guerres malheureuses contre les Anglais, et la trop fameuse journée de Poitiers fut le triste pendant de celle de Crécy, qu'avait perdue son père, Philippe VI. A Poitiers, Jean combattit lui-même et fut fait prisonnier, après une longue et vaillante résistance. Le Prince Noir rendit de grands honneurs à son royal captif; mais toutefois il l'emmena à Londres, où il passa quatre années. Il rentra à Paris en 1360. Trois ans après, sa rançon n'ayant pas été

payée, il retourna en Angleterre prendre la place de son fils le duc d'Anjou, qui, donné en otage à Edouard III, avait faussé sa foi et s'était enfui.

Jean mourut à Londres en 1364. Son corps fut rapporté en France et enterré à Saint-Denis. Pendant sa captivité, il avait reçu des soins assidus de son fils Philippe; il lui légua en récompense le duché de Bourgogne, et par là il créa à son pays et à ses successeurs de grands embarras et de redoutables rivaux, dans la personne de ces ducs si riches, si puissants, et qui, pendant un siècle, exercèrent une si grande influence sur les destinées de la France.

Mosaïque.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'agitation : on n'est bon qu'à ce prix. Il n'est pas de grandeur d'âme, il n'est pas de justice sans la modération dans les idées, sans un esprit plutôt enclin à sourire qu'à s'indigner des événements de cette courte vie.

SILVIO PELLICO.

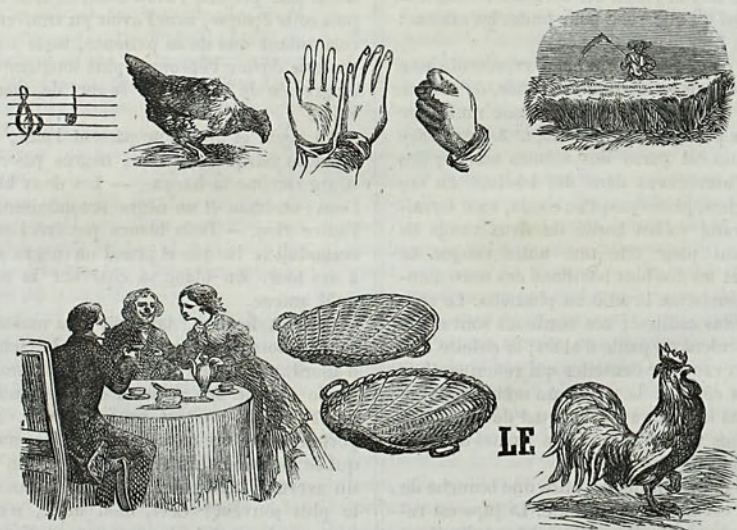
Pour devenir gens de bien, il faut avoir de fidèles amis, ou de rudes ennemis.

PYTHAGORE.

N'entretenez point de votre bonheur un homme moins heureux que vous.

PLUTARQUE.

RÉBUS.







Designé par Surcouf, fils d'après Louis Carrache

Gravé par Nargent Père

L'ANNONCIATION

Journal des Demeiselles

24^e année N° 11

Paris chez M. S. F. de la Harpe